

**Les Années folles  
de l'ethnographie**  
Trocadéro 28-37

coordonné par  
André Delpuech,  
Christine Laurière  
& Carine Peltier-Caroff

**MUSÉUM**  
NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE  

---

**PUBLICATIONS  
SCIENTIFIQUES**

---



**Indien fiambukwara**

Jehan Vellard, *Indien fiambukwara se frottant avec le roucou (Beta orellana)*, 7 août 1938  
| Cliché Aces-Universidad Austral.

## ■ Les expéditions du docteur Vellard (Amérique du Sud, 1931-1938)

Diego Villar<sup>1</sup> ■

Pour la majorité des américanistes, Jehan A. Vellard (1901-1996) ne représente, au pire, qu'une vague référence bibliographique; au mieux, il fut ce médecin qui avait accompagné Claude Lévi-Strauss dans le Mato Grosso. Un jour où je l'évoquais devant un collègue, il mit brusquement fin à la conversation en rétorquant abruptement: «Moi, je n'aime pas Vellard». L'anecdote est triviale, certes, mais révèle bien le rejet habituel du personnage. Comment expliquer, pour nous en tenir au monde académique français, que Pierre Clastres, qui travailla chez les Guayaki trente ans à peine après lui, ne cite pas ses travaux<sup>2</sup>? Ou comment expliquer que Jacques Lizot, étudiant les venins yanomani, déclare qu'il connaît le livre classique de Vellard sur le curare, mais préfère l'ignorer<sup>3</sup>? On pourrait multiplier les exemples. Vellard n'est décidément pas un contemporain avec lequel les anthropologues chemineraient. Son œuvre semble aride voire désuète, dépourvue de puissance heuristique et, au contraire d'autres ancêtres de la discipline, les préoccupations de l'anthropologie actuelle ne rencontrent aucun écho dans ses travaux. Il n'est pas davantage un grand écrivain. Mis au ban de la lignée prestigieuse des Curt Nimuendaju, Erland Nordenskiöld ou Claude Lévi-Strauss, Vellard apparaît comme un personnage difficile, embarrassant, antipathique, dont personne ne se réclame.

Cependant, il serait trop facile de se contenter de ce diagnostic sans appel. La mise au rebut, d'un bloc, de ce personnage complexe aux multiples facettes, témoin d'une période critique pour le Chaco, les Andes ou l'Amazonie, auteur d'une œuvre

1. Traduit de l'espagnol par Isabelle Combès, que je remercie ainsi que Lorena Córdoba, Manuel Cornejo, Christine Laurière, Annick Arnaud, Alicia Nores et José Antonio Vellard pour leur collaboration.

2. Clastres (Pierre), «Compte rendu de mission chez les Indiens Guayaki», *L'Homme*, vol. 4, n°2, 1964, pp. 122-125; «Ethnologie des Indiens Guayaki. La vie sociale de la tribu», *L'Homme*, vol. 7, n°4, 1967, pp. 5-24; *Chronique des Indiens Guayaki. Ce que savent les Aché, chasseurs nomades du Paraguay*, Paris: Plon, 1972, 356 + [32] p. (Terre humaine). Un travail de Vellard est inclus dans une des bibliographies, mais non cité dans le texte (Clastres (Pierre), «Ethnographie des Indiens Guayaki», *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, n°57, 1968, p. 61).

3. Lizot (Jacques), «Poisons yanomami de chasse, de guerre et de pêche», *Antropológica*, vol. 31, 1972, p. 3.



Paris, le 5 octobre 1935

2010

Mon cher ami,

J'ai fait les recherches demandées au sujet des Timote et des Kuika. Apparemment rien n'a été publié sur ces Indiens après le travail du Dr. Rivet qui est en votre pouvoir. Par acquit de conscience j'ai consulté à ce sujet le Dr. Rivet qui ne se rappelle d'aucun travail relatif à ces Indiens parus après son étude. Je regrette de ne vous apporter qu'un résultat négatif. Dans un sens tant mieux puisqu'ainsi votre moisson sera plus copieuse.

Une mission américaine, dont fait partie mon ami Kirchhoff, est actuellement chez les Guajiro. Comme vous le savez les Motilonnes ont été étudiés très en détail par Bolinder et leur civilisation matérielle est extrêmement bien connue. Je ne crois pas cependant que nous ayons au "racadero" des collections de cette région.

Dans peu de semaines je m'embarque pour Honolulu où j'ai un poste au Bernice P. Bishop-Museum. Ce départ signifie pour moi la renonciation à l'Américanisme. Je m'en console en songeant à votre activité.

On m'a beaucoup parlé à la N.R.F. de votre livre "Une civilisation du miel." Le titre a eu un extraordinaire succès et toute la collection s'appellera "Une civilisation de....."

Je ne vous souhaite pas bonne chance, car je sais que vous avez toujours bonne chance. Je tiens à vous redire ma reconnaissance pour votre accueil à Rio de Janeiro et vous dire combien nous souhaitons tous vous avoir parmi nous.

Transmettez mes respectueux hommages à Madame votre mère, et embrassez pour moi votre petite fille adoptive.

Croyez à mes sentiments amicaux

(A. Métraux)

A.L.  
A.M.

Monsieur J. Veillard  
% Consulado de Francia  
Recife (Pernambuco)  
Brésil.

#### Lettre d'Alfred Métraux

Courrier à Jehan Veillard en date du 5 octobre 1935 (archives BCM, 2 AM 1 K96e) | Cliché Bibliothèque centrale, MNHN.



scientifique multidisciplinaire qui combine l'ethnographie, l'anthropologie physique, la linguistique, l'archéologie et la biologie, obéit probablement à des raisons plus profondes. Les recherches de Vellard sur le curare ou les venins animaux sont toujours des classiques du genre<sup>4</sup>. Mais c'était aussi un grand photographe<sup>5</sup> et, de façon peut-être plus surprenante, il fut le narrateur de *Vuelve Sebastiana* (1953), premier film bolivien à obtenir un prix international<sup>6</sup>. Sans annuler les contradictions du personnage, il s'agit ici d'évoquer quelques-unes des expéditions scientifiques qu'il a réalisées pour le Musée du Trocadéro dans les années trente, en particulier au Paraguay et au Mato Grosso, et de restituer les circonstances particulières dans lesquelles se sont formées une partie au moins des collections ethnographiques du musée<sup>7</sup>.

### I FORTINS, FUSILADES ET INVENTAIRES : PARAGUAY, 1931-1932

En 1931, alors que Vellard étudie les venins animaux au Brésil, Paul Rivet le charge d'un travail de terrain au Paraguay<sup>8</sup>. Il doit réunir des données sur «l'ethnographie et l'histoire naturelle» du pays et, en accord avec l'habitude politique institutionnelle de Rivet, nouer des liens scientifiques avec les milieux intellectuels paraguayens<sup>9</sup>. En même temps, on attend de lui qu'il réunisse une «collection paraguayenne»: «Le but principal de cette mission était de réaliser des études ethnographiques sur les tribus les moins connues du Paraguay et de réunir des collections pour le Trocadéro et le Museum. J'ai recueilli en même temps toutes les observations, documents et collections qu'il m'a été possible de rassembler sur l'histoire naturelle et la biologie dans les régions que j'ai visitées.»<sup>10</sup> Vellard voyage au Paraguay avec sa mère, Amélie.

- <sup>4</sup> Vellard (Jehan), *Le Venin des araignées*, Masson: Paris, 1936, 311 p.; «Préparation du curare par les Nambikwara», *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, vol. 31, 1939, pp. 211-222; «Les curares: leur préparation par les Indiens sud-américains», *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, vol. 44, 1955, pp. 67-80; *Histoire du curare, les poisons de chasse en Amérique du Sud*, Paris: Gallimard, 1965, 214 + [24] p. (L'Espèce humaine; 24).
- <sup>5</sup> Le Fonds Vellard de l'Université Australe conserve des milliers d'images de Nambikwara, Guayaki, Mbia, Maká, Toba, Wichí, Pilagá, Nivaclé, Chiriguano, Chorote, Lengua, Chipaya, Tikuna, Kayapo, Campa, Shipibo, Huitoto, Bora, Yagua, etc.
- <sup>6</sup> *Vuelve Sebastiana (Los chipayas)*, réal. Augusto Roca et Jorge Ruiz, 1953. La collaboration avec Ruiz commence avec le documentaire *Los Urus* (1951), dont Vellard écrit le scénario (Sánchez (José), *The Art and Politics of Bolivian Cinema*, Lanham (Maryland): Scarecrow Press, 1999, pp. 37-39).
- <sup>7</sup> Vellard effectue d'autres voyages dans les mêmes années, par exemple au Brésil (1929-1930), au Venezuela (1936) ou en Bolivie (1938). Sur le musée du Trocadéro et son contexte, voir Laurière (Christine), «Lo bello y lo útil, el esteta y el etnógrafo: El caso del Museo Etnográfico de Trocadero y del Museo del Hombre (1928-1940)», *Revista de Indias*, vol. 72, n° 254, 2012, pp. 35-66.
- <sup>8</sup> Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 27 mars 1931 (Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle (BCM), 2 AP 1 C).
- <sup>9</sup> Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay», *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, vol. 25, n° 2, 1933, p. 293.
- <sup>10</sup> Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 6 mai 1931 (BCM, 2 AP 1 C).

Il y séjournera de la mi-juillet 1931 à janvier 1933, période pendant laquelle éclate la guerre du Chaco entre la Bolivie et le Paraguay (1932-1935). De ce fait, ils devront négocier en permanence avec les autorités militaires tout au long de leur périple dans le Chaco boréal que se disputent les belligérants.

Le voyage au Chaco, qui dure trois mois et demi (du 2 septembre au 21 décembre 1931), apparaît marqué du sceau martial dès ses commencements. Vellard prend conseil auprès d'Ian Belaieff, un général russe engagé dans l'armée paraguayenne, qui connaît bien le Chaco, en particulier les Indiens Maká. Ensemble, ils projettent des expéditions dans les régions habitées par les Indiens «les moins connus» : Maká, Lengua-Maskoi, Sanapaná, Angaité, Moro, Chamacoco<sup>11</sup>. Muni de sauf-conduits militaires et flanqué d'un guide mis à disposition par le ministère de la guerre (le sergent métis Escobar), Vellard commence son périple par la visite des Toba de Espinillo et Laguna Müller. L'expérience est frustrante : plongés dans une «profonde misère», ces Indiens en haillons n'ont plus rien à voir avec les fiers cavaliers guaycurú des sources jésuites<sup>12</sup>. Dépossédés de leur territoire, les Toba peinent à s'adapter au désordre républicain : «J'ai pu seulement recueillir un vocabulaire, très peu d'objets intéressants et quelques mesures anthropométriques». Vellard essaye aussi d'explorer une tombe avec M. Junot, un compatriote qui l'invite sur sa propriété, mais il doit y renoncer quand il perçoit l'évident malaise des Indiens<sup>13</sup>.

Commence ensuite la curieuse expérience de la drôle de guerre du Chaco : «Mon itinéraire devait suivre la ligne des fortins avancés, seul chemin possible»<sup>14</sup>. Les garnisons affamées, malades et manquant de tout vivent une existence pathétique, digne d'un roman. Après s'être saoulé, Escobar, le guide de Vellard, disparaît juste avant qu'ils n'arrivent à Fuerte Bruguez : «À quelques centaines de mètres d'un groupe d'une dizaine de ranchos, unique village de la rive paraguayenne, deux méchantes cabanes en pisé, couvertes de paille, un petit enclos pour le bétail, un char à bœufs dételé, personne ne se montrant à notre arrivée, tel m'apparut le premier fortin du Chaco. Un grand mâât, sans pavillon, était le seul indice d'un poste militaire»<sup>15</sup>. Il n'y a dans le fortin que des femmes et des enfants. Les soldats sont partis poursuivre des voleurs de bétail, et le seul militaire en vue combat les sauterelles qui menacent les maigres plantations. La misère est si grande que Vellard préfère se loger dans une cabane proche. La troupe de retour annonce une attaque imminente, des rumeurs

11. Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay», art. cit., p. 218. Il propose même le nom de Belaieff comme correspondant de la Société des Américanistes (Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 15 avril 1931, BCM, 2 AP 1 C). Sur la curieuse relation entre Belaieff et les Maká, voir Braunstein (José), «Los Maká: tradición y turismo», *XXIII Encuentro de Geohistoria Regional*, Oberá, 2003, pp. 384-394; Chesterton (Bridget) & Isaenko (Anatoly), «A White Russian in the Green Hell: Military Science, Ethnography, and Nation Building», *Hispanic American Historical Review*, vol. 94, n° 4, 2014, pp. 615-648.

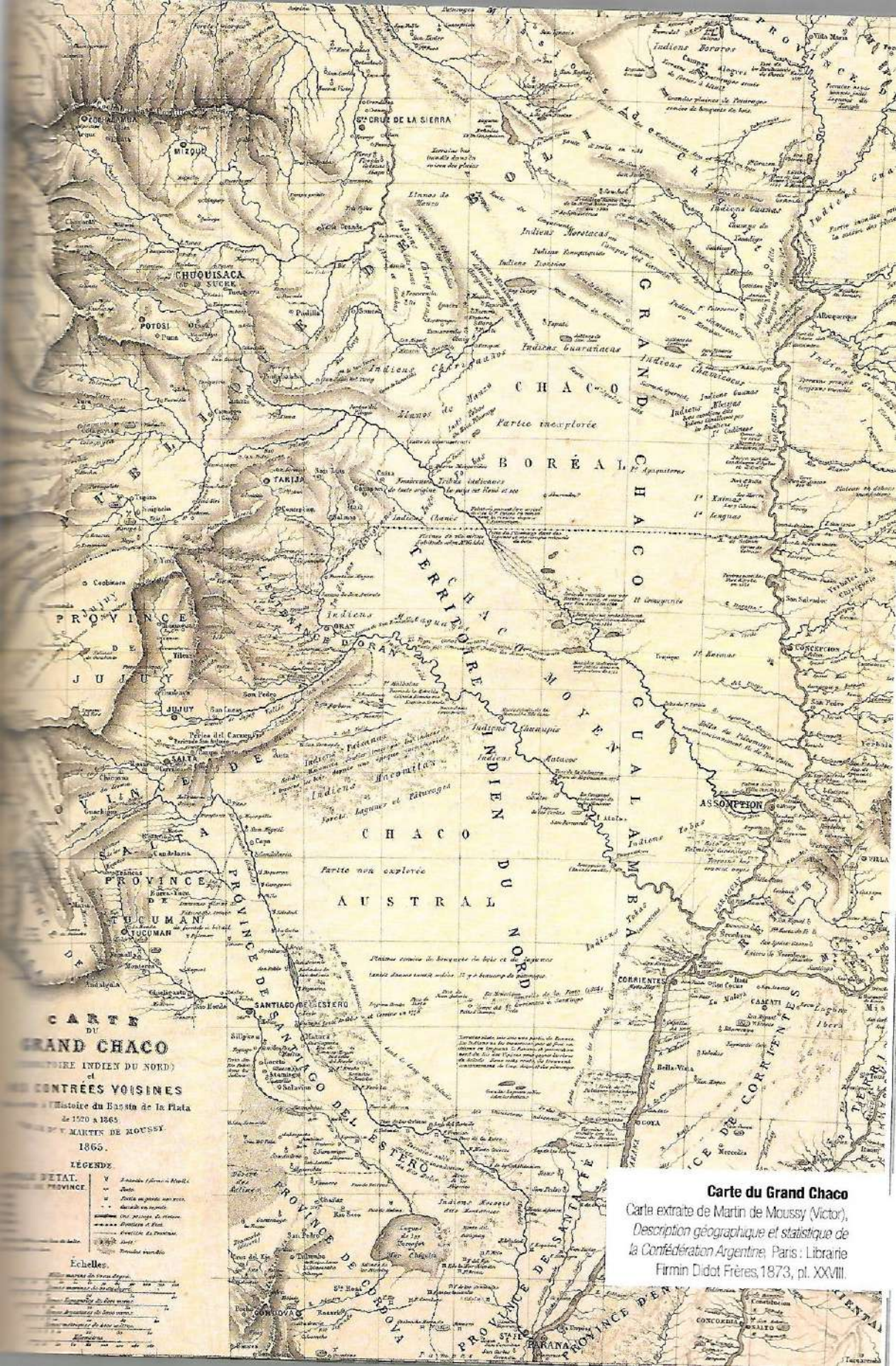
12. Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay», art. cit., pp. 326-327.

13. *Ibid.*, pp. 298-299.

14. *Ibid.*, p. 304.

15. *Ibid.*, p. 299.





**Carte du Grand Chaco**  
 Carte extraite de Martin de Moussy (Victor),  
*Description géographique et statistique de*  
*la Confédération Argentine*, Paris : Librairie  
 Firmin Didot Frères, 1873, pl. XXVIII.



courent sur un géant noir et nu qui se cache dans le fleuve avec un énorme couteau — il s'agit finalement du sergent fugitif, Escobar, qui sera plus tard nommé commandant militaire de ce même fortin...

Vellard engage plusieurs soldats comme guides qui parlent guarani et continue sa route jusqu'à Fuerte Delgado, où les conditions matérielles sont extrêmes, le fleuve Pilcomayo étant quasiment à sec. Il y étudie les mœurs de la faune aquatique et s'efforce d'arriver à Fuerte Aquino, d'où il pense aller visiter les Maká. Là encore, le fortin misérable est constitué de cabanes délabrées, avec une cinquantaine d'hommes. Les uniformes sont en haillons, l'eau rare, les provisions rationnées, les vivres n'arrivent plus depuis des mois, tous les chevaux sont morts, la radio ne marche pas et personne n'a annoncé son arrivée. Vellard ne se décourage pas et met deux jours à trouver les Maká, qui ont fui dans la forêt à cause de l'épidémie de variole. Il constate, soulagé, que les Indiens sont hospitaliers et connaissent quelques mots de guarani :

Mais en échange du plus petit objet, ils demandaient de gros cadeaux, sans avoir la moindre notion de la valeur des choses. Pour une couverture, l'un d'eux me demanda mon cheval, mon fusil ou... un petit sifflet de quelques centimes. Tous les matins, ma hutte était remplie d'Indiens, surtout de femmes aux seins tombants, crachant, s'épouillant, s'épilant, parlant à voix lente, venus chercher quelque présent. Je passais ma journée allant de hutte en hutte, interrogeant, notant, achetant de nombreuses choses ; quelquefois j'accompagnais les hommes à la chasse. Je gagnai vite leur confiance et j'ai réuni une belle collection pour le Trocadéro, et beaucoup de notes sur leur religion, leurs coutumes, leurs traditions, etc.<sup>16</sup>

Plus sûr de lui, il part à dos de mule dans le Chaco central, mais la chaleur et les moustiques sont un supplice et il perd, sans même s'en rendre compte, une partie de ses plaques photographiques. À Fuerte Genes et Mariscal López, à quelques kilomètres des positions boliviennes, il rencontre des groupes dispersés de Maká et des garnisons militaires réduites, abandonnées à leur sort, qui survivent à peine en chassant. Il arrive finalement à Fortín Nanawa, le plus important des bastions paraguayens de la région. Mais, à l'évidence, il arrive au mauvais moment. Les affrontements avec les forces boliviennes, retranchées à une vingtaine de kilomètres, se multiplient, et la garnison, nerveuse, perd plus de 30 hommes. Comme si cela ne suffisait pas, le changement d'autorités annule la validité des sauf-conduits de Vellard et le nouveau capitaine refuse de lui permettre de continuer son voyage. On ne lui permet que de passer la nuit. « Pendant la nuit, mes bagages furent fouillés. Mes notes de voyages étaient heureusement sur moi. »<sup>17</sup> Frustré, en attendant que sa situation s'arrange, il s'installe parmi les Maká et complète ses données anthropologiques et linguistiques. Finalement arrivent de nouvelles instructions l'autorisant à poursuivre. Il décide alors de visiter les Indiens Lengua des missions anglicanes. Pour des raisons qu'il ignore, les militaires le désarment,

16. *Ibid.*, p. 303.

17. *Ibid.*, p. 306.

l'arrêtent et l'escortent jusqu'à Concepción<sup>18</sup>. Une fois dissipé le malentendu, le périple du Chaco prend fin et, désenchanté, Vellard revient à Asunción.

En janvier 1932, guidé par le Paraguayen Robustiano Vera, il effectue des fouilles archéologiques et paléontologiques dans les environs de la capitale<sup>19</sup>. En même temps, il prépare un second voyage à Villa Rica, Ajos et Caaguazú, où lui et sa mère sont invités sur la propriété des frères Balanza, des colons qui descendent du botaniste Benjamín Balanza, correspondant du Muséum national d'Histoire naturelle et de la Société de Botanique française<sup>20</sup>. Dans cet environnement plus propice, Vellard travaille avec les Guarani «Mbwiha» (Mbía), un groupe de Guarani Caingúá («ceux de la forêt»), ennemi des Guayaki et en contact fréquent avec les colons. Même si «comme tous les indiens, les Mbwiha se montrent très réservés au sujet de leurs croyances et de leurs traditions», les cadeaux, les soins médicaux et la sensation que provoque Vellard en capturant à main nue des animaux venimeux permet de gagner graduellement leur confiance; la rumeur commence à courir qu'il possède une «électricité» qui paralyse hommes et animaux. Usant et abusant de cette croyance, il parvient à rassembler de nombreux objets pour le Trocadéro, il compile des «formules d'invocation» qui demandent la protection des divinités, et des tournures linguistiques archaïques inhabituelles en guarani paraguayen<sup>21</sup>. Il déplore cependant de ne pas trouver une seule tombe et de ne pouvoir progresser en anthropologie physique: «Un seul Mbwiha a consenti à se laisser mesurer; avec beaucoup de difficultés j'ai étudié les groupes sanguins chez trois indiens de cette tribu.»<sup>22</sup>

Finalement, et en réponse à la demande de Rivet, il commence l'étude des Guayaki. L'objectif est clair. Ces Indiens représentent l'authentique archétype de la sauvagerie: «Sans aucun contact direct avec les autres indiens ni avec les civilisés, les Guayaqui vivent encore comme vivait en Europe l'homme de la pierre polie»<sup>23</sup>. Vellard plante le décor:

Les Guayaki comptent parmi les indiens les plus difficilement accessibles. Ils vivent par petits groupes de cinq à huit individus en moyenne, dans les parties les plus épaisses et les plus reculées de la forêt, ne construisant pas de campement fixe et se déplaçant presque chaque jour. Ils n'ont aucun contact avec les civilisés ni avec les autres indiens qui tous les traquent comme des animaux malfaisants; eux-mêmes attaquent les chasseurs et les travailleurs isolés dans la forêt.<sup>24</sup>

18. *Ibid.*, p. 307.

19. *Ibid.*, pp. 309-310.

20. Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 2 mai 1932 (BCM, 2 AM 1 K96e, p. 5).

21. Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay», art. cit., p. 314; *Une civilisation du miel: les indiens guayakis du Paraguay* [Préface de Rivet Paul], Paris: Gallimard, 1939, p. 49 (Géographie humaine; 13); «Textes mbwihá recueillis au Paraguay», *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, vol. 29, n° 2, 1937, pp. 373-386; «Les hommes et leurs travaux au Paraguay», *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, vol. 5, 1937, pp. 171-183.

22. Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay», art. cit., p. 329.

23. Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, *op. cit.*, p. 13.

24. Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay», art. cit., p. 315.



2 mai 1932

Cher Monsieur,

Vous devez, je pense, déjà être de retour à Paris; aussi je ne veux pas tarder à vous donner des nouvelles de mon voyage. J'arrive de chez les Guayaki, et malgré tous les pronostics et l'assurance donnée par tous les gens du pays que ces indiens étaient insaisissables, j'ai pu mettre la main sur eux. Depuis le 10 mars, j'étais dans la forêt, suivant leurs traces, avec 8 hommes dont 2 indiens "bwinas" servent de guides dur: forêt déserte, épaisse, temps presque toujours mauvais, ravitaillement difficile, doit être porté à des hommes, impossibilité de chasser pour ne pas effrayer les Guayaki. Ma première expédition de quatre jours m'a permis de me rendre compte de la région habitée par les Guayaki, et de visiter une vingtaine de campements abandonnés; nous avons vu des traces récentes, datant de deux ou trois jours, mais pas un Guayaki; nous étions entre les Rios Tequarij et Sovatiry, département de A'oa. La deuxième expédition, d'une durée de 8 jours vers l'arroyo Hoolj et l'arroyo (départ de Casgnasse) m'a révélé que de vieux campements et des traces anciennes. La dernière expédition, la bonne, a duré 2 semaines; je l'avais fait précéder de plusieurs explorations faites par les "bwinas"; mais ceux-ci n'osent pas s'aventurer seuls très loin dans la forêt et leurs indications étaient peu précises. Ce fut que le 14<sup>e</sup> jour que nous avons trouvé des traces récentes, très très marquées. Nous étions dans une région éloignée de toute habitation, où personne ne s'aventure,

Les campements n'étaient pas si bien dissimulés que dans les régions précédentes; des sentiers très nets y conduisaient et ils n'étaient pas entourés d'abattis d'arbres comme les précédents. Ils étaient aussi plus grands et possédaient en moyenne 10 à 12 au lieu de 2 à 4. Une pluie torrentielle nous a obligé à nous arrêter pendant 3 jours; il a fallu pendant ce temps envoyer deux indiens chercher des vivres à mon campement principal. Enfin le 28 avril, à midi nous étions tout près d'un campement Guayaki; on ne saurait parler de village pour ces nomades. Nous nous sommes cachés dans les fougères, à 200 mètres environ et nous avons pu nous approcher même plus près pour observer ce qui se passait. Le 4 heures du soir à 4 heures du matin, j'ai pu tout observer et noter. Un peu avant le jour nous nous sommes rassemblés pour entourer le village et essayer d'entrer en relations amicales avec les Guayaki. J'avais apporté des cadeaux à cette attention. Pendant la nuit les Guayaki. Cependant depuis 3 jours, j'avais l'impression d'être suivi, et à diverses reprises, nous avons entendu des cris de singe, cris de ralliement ou peut-être cris d'alarme de ces indiens. Pendant que nous nous préparions, comme il faisait encore nuit, nous avons été nous mêmes attaqués par les

\*\*\*\*\*



Quayaki; cris de singe suivis d'une volée de flèches; ils étaient sur leurs gardes. Il a fallu nous défendre; j'aurais donné l'ordre de tirer en l'air pour les effrayer, mais hommes n'en ont guère tenu compte heureusement l'obscurité nous protégeait contre les flèches et protégeait aussi les Quayaki. Je ne pense pas qu'il y ait eu plus d'un blessé Quayaki, celui qui venait en tête, avec un tison à la main. De notre côté pas de blessés. Ce fut très court; les Quayakis se dispersèrent 5 minutes après, nous étions dans le campement vide d'indiens. Nos 2 guides "bwinas" avaient disparus. Je ne devais les revoir que 3 jours plus tard. Dans le campement j'ai fait l'inventaire des objets existants et attendu le jour. Les Quayaki avaient emportés presque toutes leurs armes. Une heure après, le jour ils nous attaquèrent de nouveau, cette fois protégés par la forêt et nous à découvert. Pendant 10 minutes, très peu effrayés de côté et d'autre. Après cela, j'ai ordonné la retraite pour éviter d'être obligé à faire des victimes. Les Quayaki s'étant retirés à 200 mètres de là. Par malheur je n'avais plus que 3 hommes par suite de la défection de mes deux indiens. Il a fallu se résigner à n'emporter que peu d'objets, mais j'ai quelques exemplaires de tout ce qui se trouve chez les Quayaki: 3 haches de pierre avec leurs manches, 2 pierres de hache avec manches, 3 arcs et une vingtaine de flèches (dont un arc d'enfant), 3 poteries, 4 pots en terre, 3 scalliers, deux flûtes, des paniers, des cordes de divers types, des lames de roseau préparées pour faire des flèches, des tisons dont un non terminé montrant le mode de travail, de la cire, des palettes de fil, des cordes de divers types, des ficelles, des cordes en orin et en cheveux, 5 ou 6 types de paniers, des emmenchées dans des os, seuls instruments de ces indiens etc..., en tout une trentaine d'objets choisis, forte charge pour 3 hommes. En somme les Quayaki révèlent par leurs poteries, leurs cordes, leurs vanneries et surtout par leurs petits tisons, un degré de culture bien supérieur à ce que je pouvais imaginer. J'ai été fort surpris. Il y avait des animaux domestiques attachés à part, sangliers et singes. Le village comptait une trentaine d'hommes, 40 femmes environ, deux bébés et 1 garçon de 12 à 14 ans que j'aurais bien voulu examiner pour étudier leur langage et leurs coutumes. Il a fallu laisser une partie de nos provisions et même des couvertures trop lourdes à porter avec la charge des collections. Ce fut une retraite rapide, poursuivie par les Quayaki, qui par 2 fois nous attaquèrent encore. Je ne sais pas comment nous n'avons pas eu de blessés. Ce n'est que 48 heures après que la poursuite a cessé. Il était temps, il nous restait 6 cartouches de revolver et 4 cartouches de chasse! Nous dirigeant à la boussole, nous avons fait plus de 50 kilomètres par jour dans cette région fort accidentée, nous contentant de galettes et de bœuf séché, ne pouvant passer à l'usage de feu. Nous étions épuisés en arrivant à mon camp le dimanche dans la nuit.

....



Muséum National d'Histoire Naturelle  
MUSEE D'ETHNOGRAPHIE

Palais du Trocadéro  
Paris 16e  
Passy 74-46

par avion

notre référence 1584

16 juillet 1932

Mon cher ami,

Je dois demeurer encore dans la clinique où j'ai subi l'opération de l'appendicite. Ma santé se rétablit progressivement mais je suis immobilisé pour quelque temps encore.

Je m'empresse de répondre à votre bonne lettre du 15 juin (qui a suivi celle du 2 mai) et à vous renouveler encore toutes nos félicitations pour le succès magnifique que vous avez remporté dans votre mission. Les collections récoltées chez les indiens Guayaki comptent une des lacunes les plus importantes de notre musée, si je m'en rapporte à la très copieuse liste par objets que vous m'adressez.

Je suis désolé de ne pas pouvoir, dans l'état actuel de nos finances, vous dire de prolonger votre séjour. Mais si la proposition qui vous est faite est sincère, je ne saurais trop vous engager à l'accepter, certain que je suis de l'appui que vous donnerait Mme Ayala et certain également que d'ici un an je pourrai trouver de l'argent pour vous. Réfléchissez y très sérieusement avant de vous décider à retourner à Rio. Allez voir de ma part Mme Ayala, qui comme vous le savez est française et demandez lui instamment ses conseils et sa protection dans toute cette affaire.

Avec mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

(Dr P. Rivet)

Monsieur Vellard  
c/o Légation de France  
Asunción - Paraguay

T.J.

**Lettre de Paul Rivet**

Courrier à Jehan Vellard, en date du 16 juillet 1932 (archives  
BCM, 2 AM 1 K96a) | Cliché Bibliothèque centrale, MNHN.

Isolés, nomades, animalisés : tous les stéréotypes de la barbarie sont ici réunis. Les Guayaki s'approchent furtivement des propriétés, tuent le bétail à coups de flèches et le dépècent avec des haches de pierre ; ils volent l'outillage qu'ils n'ont pas, et le maïs et le manioc qu'ils ne cultivent pas. Les éleveurs les poursuivent pour les exterminer, parce qu'à leurs yeux, les Guayakis sont des animaux malfaisants, des bêtes puantes qu'il faut détruire, mais, curieuse contradiction, ils épargnent les enfants qu'ils élèvent ensuite avec soin et tendresse dans leurs estancias.»<sup>25</sup> Vellard recueille plusieurs histoires d'affrontements entre les Guayaki et les Paraguayens, dont il conclut qu'il lui sera impossible de partager leur existence et que n'importe quelle tentative de les étudier ressemblera à une «capture» : «Le procédé est peut-être un peu brutal, et je ne sais trop s'il donnerait des résultats.»<sup>26</sup> Obligés à un nomadisme à outrance par l'avancée des haciendas, des fabriques et des plantations de *yerba mate* sur leur territoire, les Guayaki survivent dans les conditions les plus précaires, sans industrie ni agriculture, atomisés en petites hordes errantes. Ils constituent le dernier rôle d'«une civilisation mourante appelée à disparaître d'ici peu d'années»<sup>27</sup>. Depuis une perspective muséologique d'archivage, l'enjeu est dramatisé : « Les musées ne possèdent que très peu d'objets guayaki et les données existant à leur sujet dans la littérature américaniste sont des plus réduites.»<sup>28</sup>

Avec un petit groupe de péons paraguayens et d'Indiens Mbwiha, Vellard organise quatre expéditions pour trouver les Guayaki. Comme ils ne peuvent chasser parce que les détonations feraient fuir les Indiens, les expéditionnaires doivent emmener leurs provisions, ce qui réduit singulièrement leur autonomie. Du 10 au 28 mars, la première sortie ne trouve même pas trace des Indiens et découvre seulement des campements abandonnés, avec quelques objets. La fatigue et le manque de vivres obligent à rebrousser chemin.

La deuxième expédition part le 14 avril et trouve de nouveau les campements déserts : les Guayaki fuient dès qu'ils découvrent leur présence. Finalement, ils entendent pleurer un enfant. Terrorisés, les guides mbwiha s'enfuient mais les péons créoles continuent et trouvent un campement dans lequel une cinquantaine de Guayaki fabriquent des flèches et préparent à manger dans un calme total. Vellard et ses hommes se retirent pour la nuit dans le lit sec d'un ruisseau proche. Mais à l'aube,

<sup>25</sup> Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>26</sup> Lettre de Vellard (Jehan) à Paul Rivet, 15 avril 1931, (BCM, dossier Vellard, 2 AP 1 C).

<sup>27</sup> Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>28</sup> Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay», *art. cit.*, p. 315. C'est peut-être pour cela que les conditions qui expliquent l'isolement guayaki sont un vrai *leitmotiv* dans le récit de Vellard (*Une civilisation du miel...*, *op. cit.*, pp. 41, 43, 69, 117). De fait, le trope du minimalisme de la culture matérielle de ces Indiens, «plus intéressante par ce qui lui manque que par ce qu'elle possède», va de pair avec le discours sur leur nomadisme exacerbé et la litanie des observations sur les objets rares, élémentaires, répétitifs, sans décoration, strictement utilitaires (par exemple dans *Une civilisation du miel...*, *op. cit.*, pp. 39, 115-116). Sur le plan de l'organisation sociale, la même idée se traduit par la notion de «horde», allusion à un groupuscule auto-suffisant, égalitaire, composé de pas plus de vingt personnes (*ibid.*, pp. 118-119). En somme, il s'agit bien d'une tentative plutôt systématique de situer les Guayaki à l'«échelon zéro» du social.



quand ils essayent de revenir, les Indiens les surprennent entre les buissons et leur tirent une volée de flèches. Vellard avait donné l'ordre de tirer en l'air dans ces cas-là, mais la montée d'adrénaline fait que tous tirent comme des fous, et un Indien tombe blessé. Les Guayaki s'enfuient. Vellard procède à un rapide inventaire des objets du campement, tandis que les Indiens continuent de temps à temps à les harceler. Il ordonne alors d'abandonner les vivres, de se charger des «objets pour le Trocadéro» et de rebrousser chemin, non sans que la troupe soit attaquée par trois fois par les Indiens en chemin<sup>29</sup>.

Une surprise l'attend à l'hacienda. Les Mbwiha fugitifs sont revenus peu avant avec un pot de miel, un coati et un bébé guayaki, une petite fille, attachée et bâillonnée. Ils avouent qu'en s'enfuyant, ils ont trouvé un deuxième campement, dans lequel il y avait deux femmes et la petite fille. Ils ont tenté de violer les femmes, qui ont réussi à s'échapper, et ils ont emmené le bébé pour le vendre : «Plusieurs *estancieros* de la région ont acheté ainsi des enfants guayaki et les élèvent chez eux, en les traitant d'ailleurs fort bien ; ces enfants se payent 200 à 300 pesos paraguayens, une centaine de francs.»<sup>30</sup> Vellard leur enlève l'enfant et la confie à sa mère Amélie. Ils l'appelleront Marie-Yvonne.

Impressionné, Vellard repart pour une troisième expédition en mai, avec l'idée de vérifier l'histoire racontée par les Mbwiha. Il réussit à trouver le deuxième campement et, en revenant, il rencontre un autre groupe de Guayaki qui lui tirent quelques flèches avant de disparaître : «Un bon nombre d'objets intéressants, abandonnés dans leur camp, complètent mes collections.»<sup>31</sup> En juin finalement, la quatrième et dernière expédition ne trouve pas d'Indiens, bien qu'un nouveau raid lui permette de compléter les collections dans les campements déserts. Début juillet, Vellard retourne à Asunción.

À la mi-1932 la situation sur le front de la guerre s'aggrave et le projet de retourner au Chaco s'avère irréalisable<sup>32</sup>. Du 24 août au 9 novembre, Vellard revient alors à Villa Rica pour continuer l'étude des Guayaki. Cette fois c'est Pedro Gugiarí, l'oncle du président paraguayen, qui offre l'hospitalité de son hacienda. Ce n'est qu'en octobre que Vellard arrive à localiser des Indiens furtifs, ou plutôt les habituels campements abandonnés. Enfin, à la mi-octobre, il parvient à surprendre un petit groupe :

Nous sommes au milieu des Indiens avant qu'ils aient pu revenir de leur surprise. Ceux de l'abri s'échappent en emportant toutes les armes ; ils disparaissent dans une rafale de branches froissées suivie d'un silence impressionnant. Les autres, près de l'arbre, n'ont pas eu le temps de fuir et déjà nous nous apprêtons à leur parler pour

29. Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay...», art. cit., p. 320 ; *Une civilisation du miel...*, *op. cit.*, pp. 62-63 ; «Exploration du Dr Vellard au Paraguay», *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, vol. 24, n°1, 1932, p. 216.

30. Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay», art. cit., p. 320.

31. *Ibid.*, p. 321.

32. Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 20 septembre 1932 (BCM, 2 AP 1 C).



**Portrait de Maryvonne Vellard**

Jehan Vellard, *Bébé Guayaki*, 2 décembre 1933, tirage sur papier baryté,  
Inv. PP0192415 | Cliché MQB-JC.



les rassurer quand brusquement des coups de feu éclatent derrière nous ; ce fut miracle qu'aucun des quatre guides qui se tenaient près des Guayaki ne fût atteint. Tous s'écartèrent pour éviter les balles, entraînant le garçonnet guayaki immobile de terreur. Les derniers Guayaki s'enfuient, mais l'un d'eux, blessé, gémit sur le sol. Ce fut un moment tragique et pénible et il fallut encore l'arracher aux guides et aux Mbwihas soudain déchaînés qui voulaient achever le malheureux à coups de machette. Tout a été si rapide que je ne parviens pas à comprendre ce qui s'est passé : dans un moment d'affolement, en voyant un Guayaki se lever pour prendre, paraît-il, sa hache, les trois hommes de l'arrière-garde ont tiré comme des fous, pris de panique, au risque de tuer leurs camarades placés devant eux et malgré la consigne formelle de ne pas faire feu sans nécessité absolue : fatigue, énervement de ces longues marches, crainte des Guayaki et surtout ce mal insidieux, le mal de la forêt... L'inventaire du campement est vite terminé ; il n'y a que 30 objets, en comptant des boules de cire et une pointe de flèche brisée ; pas de colliers, peu d'outils ; les armes ont disparu. Le garçonnet guayaki nous regarde d'un air étonné, sans un cri, sans une larme, sans un geste d'émotion devant le corps de celui qui est peut-être son parent ; il obéit sans dire un mot...<sup>33</sup>

Vellard emmène l'enfant avec lui : « Malgré le petit nombre d'objets recueillis, cette expédition fut très intéressante ; elle a complété mes observations sur le genre de vie des Guayaki et m'a permis de vérifier l'existence de métissage sans doute ancien chez cette race très isolée. Enfin, j'ai réuni avec le garçon ramené un bon vocabulaire de leur idiome. »<sup>34</sup> Vellard se propose d'étudier les collections à Villa Rica mais lui parviennent des nouvelles de l'imminent congrès des américanistes à La Plata, auquel il exposera les premiers résultats de ses terrains guayaki. En janvier 1933, il retourne à Rio de Janeiro.

Le retour est satisfaisant : « Les résultats ont été excellents malgré l'interruption forcée de mon voyage au Chaco à Nanawa et la situation troublée du Paraguay ! J'ai étudié en détail trois tribus indiennes : les Maka, les Mbwiha et les Guayaki. J'ai de plus visité rapidement les Toba de la région du Pilcomayo et pris quelques notes sur les Lengua. »<sup>35</sup> Bien que l'état des collections ne soit pas idéal parce que l'humidité, les insectes et les intempéries ont abîmé une partie des objets, il est évident qu'elles constituent la réussite majeure de la mission<sup>36</sup> :

En somme, mon voyage au Paraguay a donné les résultats suivants : une grande collection complète de 300 objets makas ; des urnes funéraires trouvées près d'Asunción ; quelques ossements fossiles, en assez mauvais état ; notes et photographies de pétroglyphes du Cerro de Villarica ; collection guayaki, d'une centaine d'objets ; collection mbwiha, non encore terminée ; petite collection toba, du Chaco argentin ; un squelette toba ; un squelette guayaki ; peut-être un squelette mbwiha (en négociation)<sup>37</sup>.

33. Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., p. 66 ; « Une mission scientifique au Paraguay », art. cit., p. 324.

34. Vellard (Jehan), « Une mission scientifique au Paraguay », art. cit., p. 325.

35. *Idem*, p. 326.

36. Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 15 juin 1932 (BCM, 2 AP 1 C).

37. Vellard (Jehan), « Exploration du Dr Vellard au Paraguay », art. cit., pp. 217-218 ; « Une mission scientifique au Paraguay », art. cit., pp. 326-328.



Rivet exulte : « Les collections récoltées chez les Indiens Guayaki comblent une des lacunes les plus importantes de notre musée. »<sup>38</sup> Il publie une partie de la correspondance de Vellard dans le *Journal de la Société des Américanistes*, et l'encourage à récapituler ses voyages paraguayens dans *Une civilisation du miel*<sup>39</sup>. Rivet écrit dans la préface : « J'ai lu avec passion ces pages, dont beaucoup ne sont que la transposition de notes de route, écrites hâtivement le soir après une rude étape, dans le repos précaire du campement de nuit. Tout le mérite et tout leur charme viennent de là. Elles exhalent le parfum troublant de la forêt mouillée et moite, à l'heure où la vie mystérieuse s'éveille dans les sous-bois impénétrables et hostiles. »<sup>40</sup> Mais ce qui fascine Rivet, c'est sans conteste Marie-Yvonne.

## ■ INTERLUDE : PYGMALION CHEZ LES AMÉRINDIENNES

Vellard confie la petite Guayaki aux soins d'Amélie et Luis, le garçon ramené après la dernière fusillade, aux frères Balanza<sup>41</sup>. Il écrit à Rivet à propos de ce dernier : « Je vais le photographeur, l'étudier, le radiographeur, si possible, à Asunción, le mesurer, le peser ; ensuite, si ma mère ne veut pas s'en charger, je le confierai à une famille d'ici qui l'élèvera. Avez-vous quelque recommandation à me faire à ce sujet ? Quelque étude ? Ou bien le désirez-vous ? Y a-t-il intérêt à le garder avec moi pour l'étudier dans son développement ? J'attends votre réponse pour prendre une décision. »<sup>42</sup> Il profite des derniers jours au Paraguay pour prendre les mesures de Luis, Marie-Yvonne et Fortunata, une autre enfant indienne, et il commence à réunir des notes comparatives sur les Guayaki élevés parmi les Blancs<sup>43</sup>.

<sup>38</sup> Lettre de Paul Rivet à Jehan Vellard, 16 juin 1932 (BCM, 2 AM 1 K96e).

<sup>39</sup> Même si une bonne partie du livre répète textuellement ce qui a déjà été publié dans les travaux scientifiques, la trame révèle par moments une certaine prétention littéraire caractéristique de l'époque : « Je ne puis évoquer le Paraguay sans revoir l'orchestre rustique, une guitare, un accordéon et une petite harpe, jouant dans quelque pauvre cabane mal éclairée par une ou deux lampes archaïques, à l'huile ou au pétrole. Les musiciens sont des simples péons, des gens de la campagne, sans éducation musicale, ayant le sens inné du rythme mais pas toujours celui de l'harmonie telle que nous la comprenons » (Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., p. 11 ; cf. Debaene (Vincent), *L'adieu au voyage : l'ethnologie française entre science et littérature*, Paris : Gallimard, 2010, 521 p. (Bibliothèque des sciences humaines). En plus du style fleuri, l'argument apparaît aussi édulcoré — ainsi, en racontant dans quelles circonstances il a trouvé Marie-Yvonne, il omet de parler de la tentative de viol des jeunes filles guayaki (Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., p. 64).

<sup>40</sup> Rivet (Paul), « Préface », in Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., p. 6.

<sup>41</sup> Vellard (Jehan), « Une mission scientifique au Paraguay », art. cit., pp. 325, 328-329 ; *Une civilisation du miel...*, op. cit., p. 134-137.

<sup>42</sup> Vellard (Jehan), « Exploration du Dr Veillard au Paraguay... », art. cit., p. 217.

<sup>43</sup> Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., pp. 131, 131-139 ; « Les Indiens Guayaki », *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, vol. 26, n° 2, 1934, pp. 267, 271-291. Il complète ses notes avec ses observations sur Manuel (un autre garçonnet établi chez les Balanza), Mauricio Podesley (élevé par l'archevêque d'Asunción) et Damiana, emmenée comme servante à Buenos Aires, étudiée et finalement recluse dans un hôpital psychiatrique avant de mourir de tuberculose (Lehmann-Nitsche (Roberto), « Relevamiento de una india Guayaquí », *Revista del Museo de La Plata*, vol. 15, 1908, pp. 91-101).

Il décide finalement d'adopter Marie-Yvonne, mais la petite fille est terrorisée. Elle se réveille la nuit en pleurant et a des crises nerveuses. Au fur et à mesure qu'elle s'adapte à sa nouvelle vie, Vellard s'intéresse à son développement physique et intellectuel, prenant des notes. Il loue sa faculté d'adaptation et son intelligence, et observe qu'elle développe «rapidement des sentiments affectueux». Au début, l'enfant communique par gestes. Au bout de trois mois, elle domine le langage essentiel de la vie quotidienne. Au bout de cinq, elle commence à s'exprimer à voix haute, à construire des phrases complexes et à penser au futur. Lorsqu'on lui apprend un nouveau mot, elle ne le dit pas immédiatement mais s'éloigne, l'absorbe en le murmurant pour elle-même, et peu après l'emploie au cours d'une conversation. Au congrès américaniste de La Plata, elle parle en public et comprend presque tout ce qu'on lui dit en français, suscitant l'admiration des collègues de Vellard<sup>44</sup>. Ce faisant, elle oublie le guayaki : «Lorsque sept mois plus tard, ayant établi avec Luis un vocabulaire guayaki, je revins à Asunción où elle était restée, elle ne comprenait même plus différents mots qu'elle avait prononcés au début et que j'avais notés sans connaître alors leur signification exacte. Les objets guayaki eux-mêmes lui étaient devenus indifférents.» En dépit de quelques crises passagères de tristesse et d'isolement, «physiquement elle se développe de façon normale et sa sensibilité aux bronchites diminue depuis sa vaccination [...] Elle parle couramment français mais a oublié sa langue et ne possède aucun souvenir de sa vie antérieure.»<sup>45</sup> À trois ans à peine, elle aime la lecture et le dessin, mais les leçons de calcul l'exaspèrent<sup>46</sup> :

Marie-Yvonne, adoptée par J. Vellard et par sa mère, est à l'heure actuelle une charmante fillette de 10 à 11 ans, intelligente et affectueuse, parlant le portugais et le français, studieuse et, si j'en juge par les photographies que J. Vellard m'a adressées, jolie. Transplantée dans un milieu tout nouveau, elle a pu, grâce à la sollicitude intelligente de ses parents adoptifs, s'y adapter sans aucune difficulté et sans que, jusqu'ici, l'hérédité l'ait détournée de cette vie civilisée où le sort l'a conduite<sup>47</sup>.

Rivet inaugure avec ces lignes une série d'arguments qui légitime l'adoption de Marie-Yvonne, dans une expérience qu'il livre «aux méditations de ceux qui croient à l'inégalité irréductible des races et aux lois imprescriptibles de l'hérédité».<sup>48</sup> En 1950, l'Unesco publie une déclaration qui conteste le racisme et postule de façon définitive l'égalité du genre humain<sup>49</sup>. Alfred Métraux en présente la preuve irréfutable : «Une

44. Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 15 juin 1932 (BCM, 2 AP 1 C).

45. Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 18 septembre 1933 (BCM, 2 AP 1 C).

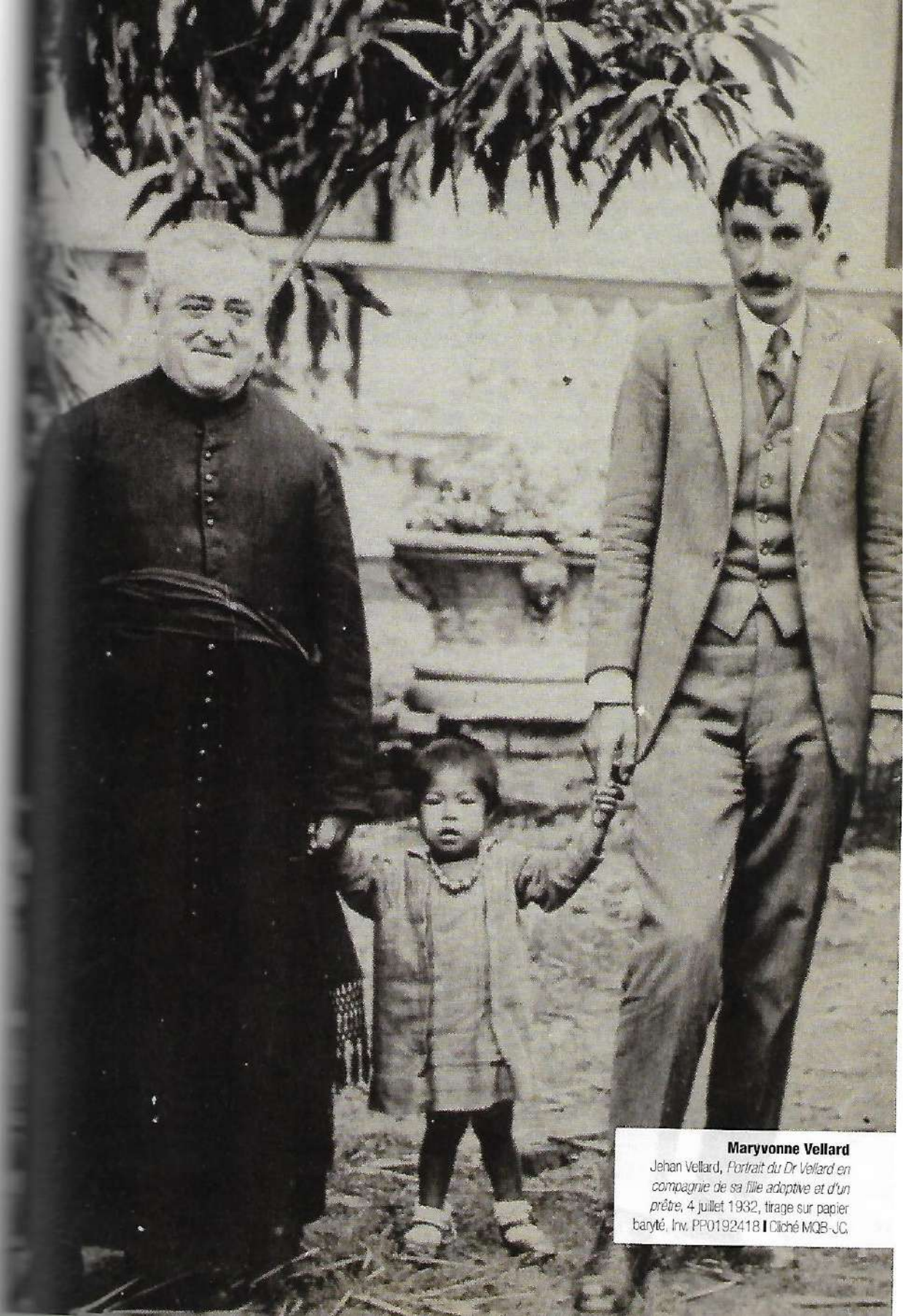
46. Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., pp. 132, 138; «Les Indiens Guayaki», art. cit., pp. 268-271, 289-291.

47. Rivet (Paul), «Préface», in Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., p. 7; cf. Métraux (Alfred), *Itinéraires I (1935-1953). Carnets de notes et journaux de voyage* [intr. et notes par Ans André-Marcel d'], Paris: Payot, 1978, p. 42 (Bibliothèque scientifique; 47).

48. Rivet (Paul), in Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., p. 7.

49. Unesco, «Fallacies of Racism Exposed», *UNESCO Courier*, vol. 3, n° 6-7, 1950, pp. 1, 8. Sur la participation de Rivet, cf. Laurière (Christine), *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris: Muséum national d'Histoire naturelle, 2008, pp. 603-606 (Archives; 12).





**Maryvonne Vellard**

Jehan Vellard, *Portrait du Dr Vellard en compagnie de sa fille adoptive et d'un prêtre*, 4 juillet 1932, tirage sur papier baryté, Inv. PP0192418 | Cliché MQB-JC.



fillette indienne avec une leçon pour l'humanité.»<sup>50</sup> Marie-Yvonne Vellard, «une enfant d'une des tribus les plus primitives de la terre», est intellectuellement semblable à n'importe quelle petite fille de son âge. À sept ans, elle parle parfaitement le français et le portugais, se passionne pour la mythologie grecque et se distingue à l'école: «Ma fille a beaucoup grandi. Son développement intellectuel et physique se poursuit normalement [...] À son goût pour le dessin et les sciences naturelles s'est ajoutée une grande facilité pour les langues.»<sup>51</sup> Lorsqu'Amélie vieillit et perd la vue, la jeune fille lui lit les classiques<sup>52</sup>. À vingt ans, elle étudie la biologie et travaille comme assistante dans le laboratoire de son père adoptif:

Aujourd'hui la jeune fille, dont les parents sont probablement en train de chasser ou de couper des arbres avec des haches de pierre sur le fleuve Paraná, est une enfant charmante et intelligente, un produit typique du milieu culturel dans lequel elle a vécu pendant dix-huit ans [...] Comme tous les êtres humains ont des aptitudes innées, aucune d'entre elles ne peut être considérée exclusivement en fonction de sa «race». La leçon que nous enseignons l'histoire de Marie-Yvonne, et celle de centaines d'enfants comme elle, c'est que tous les êtres humains d'une intelligence normale sont capables de se développer dans n'importe quelle forme de civilisation<sup>53</sup>.

Paradoxalement, le même épisode qui représente pour les uns un exemple d'humanitarisme est pour les autres un scandale. En effet, en juin 1937, Curt Nimuendaju écrit à Lévi-Strauss en déclinant son invitation à faire partie de la célèbre expédition au Mato Grosso. Il prétexte entre autres le manque de temps. Mais il y a d'autres raisons:

Lévi-Strauss m'a invité à faire partie de l'expédition française à la région des Nambikwara. J'ai refusé l'invitation. Premièrement, j'aime travailler seul. Deuxièmement, c'est à peine si mes travaux sur les Gê me laissent du temps. Troisièmement, parce qu'on dirait que la direction sera aux mains du docteur Vellard, dont je ne partage absolument pas les méthodes de travail: d'après ses propres rapports publiés dans le *Journal de la Société des Américanistes*, au cours de ses expéditions chez les Guayaki il a attaqué les campements indiens à main armée, il les a saccagés à coups de feu et il a enlevé une fillette qu'il élève maintenant<sup>54</sup>.

Au-delà de cette dernière exagération malintentionnée, il ne s'agit pas d'un simple jugement personnel. Le médecin paraguayen Francisco Recalde, qui a traduit en espagnol l'œuvre de Nimuendajú, déclare dans une longue note en bas de page:

Récemment un ethnologue de peu de scrupules humanitaires, de nationalité française, a pris à sa charge la triste mission de capturer un Guayaki. Il a pris comme

50. Métraux (Alfred), «An Indian Girl with a Lesson for Humanity», *UNESCO Courier*, vol. 3, n°8, 1950, p. 8.

51. Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 4 juin 1944 (BCM, 2 AP 1 C).

52. Dollfus (Olivier), «Jean Albert Vellard», *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, vol. 25, n°2, 1996, p. 166.

53. Métraux (Alfred), «An Indian Girl with a Lesson...», art. cit., p. 8.

54. Lettre de Curt Nimuendaju à Carlos Estevão, 21 novembre 1937, cf. Nimuendaju (Curt), *Cartas do sertão de Curt Nimuendaju para Carlos Estevão de Oliveira*, Lisbonne: Museu Nacional de Etnologia; Assírio & Alvim, 2000, 396 p., p. 272.



guides d'autres Indiens pacifiques de la région, des Mbyá et des Ava-Chiripá, il les a armés avec des Remington et a attaqué un campement guayaki en pleine forêt. Il a conquis des morts, des blessés, et un enfant qui a été abandonné en même temps que tous les objets du campement attaqué, dont il donne une liste exhaustive. L'enfant, conduit à Colonia Mainshussen, près d'Encarnación, a souffert d'une tristesse incurable malgré les soins qu'il a reçus, il est tombé malade, probablement de tuberculose, et est mort, non sans avoir dicté tout ce qu'il savait de sa langue. Cette sauvagerie de notre «civilisation» a été décrite dans un livre romancé, sous le titre de *Civilisation du Miel*. Les autorités paraguayennes ne sont pas intervenues. Officiellement, là-bas non plus, tuer des Indiens n'est pas un délit<sup>55</sup>.

Nimuendaju et ses disciples nous offrent une vision radicalement distincte de celle de Rivet, qui avait analysé le cas de Marie-Yvonne en des termes humanitaires et vertueux; ils insistent tout au contraire sur la façon violente dont ont été capturés les enfants guayaki<sup>56</sup>. Il est plus que probable que ces mêmes raisons expliquent les réticences de Clastres ou Lizot à utiliser l'œuvre de Vellard, même lorsqu'elle a un rapport direct avec leurs propres recherches. Faisant le pont entre les missions de 1921-1932 et 1938 par le refus de Nimuendaju de cautionner les pratiques de Vellard, le cas de Marie-Yvonne partage en deux camps opposés les avis: ce qui, pour la tradition américaniste de Rivet et Métraux, est un acte d'humanité qui démonte le déterminisme raciste et prouve l'unité du genre humain, représente pour Nimuendaju et ses partisans un abus inacceptable, typique de l'insensibilité coloniale.

## ■ AU FIL DU TÉLÉGRAPHE: BRÉSIL, 1938

L'expédition à laquelle Nimuendaju refuse de participer est le voyage au Mato Grosso que Lévi-Strauss immortalisera dans *Tristes Tropiques*, récit baroque qui le range parmi les ouvrages les plus discutés de l'histoire de l'anthropologie<sup>57</sup>. Dans la mesure

55. Recalde (Francisco), «Nota del traductor» in Nimuendaju (Curt), *Las leyendas de la creación y destrucción del mundo como fundamento de la religión de los apapokuwa-guaraní*, Lima: CAAAP, 1978, p. 125.

56. Münzel (Mark), «Los indígenas aché: genocidio en Paraguay», in Parellada (Alejandro) & Beldi de Alcántara (María de Lourdes) (sous la dir.), *Los Aché del Paraguay: discusión de un genocidio*, Copenhague: IWGIA, 2008, p. 57; Melià (Bartomeu) & Münzel (Mark), «Ratones y jaguares. Reconstrucción del genocidio a la manera de los ache-guayaki del Paraguay Oriental», in Roa Bastos (Augusto) (sous la dir.), *Las culturas condenadas*, Asunción: Servilibro, 2011, 330 + 16 p. de pl., pp. 125-127.

57. Ont été longuement discutés le contexte géopolitique de la mission, les différentes techniques littéraires, ethnographiques et photographiques des expéditionnaires, l'importance de l'agriculture nambikwara, la théorie de Lévi-Strauss sur l'origine de l'écriture et jusqu'à l'aspect présenté par ce dernier, espèce de Tintin en short, casque colonial et revolver (Lévi-Strauss (Claude), «La vie familiale et sociale des Indiens Nambikwara», *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 37, 1948, pp. 1-132; *Tristes Tropiques*, Paris: Plon, 1980 [1955], 504 p.; *Saudades do Brasil*, Paris: Plon, 1994, 223 p.; Ans (André-Marcel d'), «La tristesse des Tropiques n'est plus ce qu'elle était», *Sociétal*, vol. 40, 2003, pp. 125-128; Aspin (Paul), «The ethnography of Nambicuara agriculture», *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, vol. 135, n°1, 1979, pp. 18-58;

du possible, il s'agit ici de reconstruire cette expédition du point de vue de Vellard, principalement à partir du rapport d'activités qu'il a écrit pour le Muséum national d'Histoire naturelle<sup>58</sup>.

Tout comme au Paraguay, le rôle de Rivet est crucial. Vellard conclut le rapport de la mission en remerciant son maître, «l'instigateur et l'organisateur de ce voyage dont la connaissance parfaite de l'Amérique du Sud lui avait permis de prévoir tout l'intérêt». <sup>59</sup> Vellard avait rencontré Claude et Dina Lévi-Strauss en 1935, alors qu'il dirigeait l'Institut biologique de Pernambuco<sup>60</sup>. Le projet consiste à documenter la vie des Indiens du Mato Grosso. Les Lévi-Strauss se chargent de la partie ethnographique et linguistique, et lui «de l'anthropologie physique et des questions relatives à la médecine et aux sciences naturelles»<sup>61</sup>. Vellard explique qu'ils se sont partagé les tâches avec Lévi-Strauss en tenant compte de leurs objectifs respectifs, mais aussi d'une «certaine indépendance de mouvement». Il conserve cependant quelques craintes :

Je n'ai qu'une crainte, et je l'ai exprimée : Lévi-Strauss ! Il est trop enthousiaste et parle trop de ce voyage. Il risque de compliquer notre tâche [...] Il voit aussi trop grand dans ses préparatifs et veut s'encombrer de trop de choses et de trop de gens. J'espère le calmer et lui montrer l'inconvénient de s'embarasser de multiples bagages. Ne pourriez-vous pas lui faire dire un mot dans ce sens ?<sup>62</sup>

Comme, en plus, la mission est organisée par des institutions françaises et brésiliennes, «un délégué du Gouvernement brésilien nous fut imposé»<sup>63</sup>. Il s'agit de Luiz Castro Faria, que Vellard ne désigne jamais par son nom<sup>64</sup>.

Lévi-Strauss arrive le premier à Cuiabá, la «Chicago brésilienne», où il s'occupe de réunir l'équipe, les provisions et les animaux nécessaires. Tous les aventuriers de la

Castro Faria (Luiz de), *Um outro olhar: Diário da Expedição à Serra do Norte*, Rio de Janeiro : Editora Ouro Sobre Azul, 2001, 213 p. ; Délégé (Pierre), «Leçons d'écriture», *Trop tard, trop tôt*, Paris, 2013 (<https://pierredelégé.wordpress.com/2013/01/07/lecons-decriture-variations-amazoniennes-18/>) ; Derrida (Jacques), *De la grammatologia*, Madrid : Siglo Veintiuno, 1986, 396 p. ; Johnson (Christopher), «Lévi-Strauss : The Writing Lesson Revisited», *The Modern Language Review*, vol. 92, n°3, 1997, pp. 599-612 ; Loyer (Emmanuelle), *Lévi-Strauss*, Paris : Flammarion, 2015, 910 + [32] p. de pl. (Grandes biographies ; 1947) ; Peixoto (Fernanda), «Lévi-Strauss no Brasil : a formação do etnólogo», *Mana*, vol. 4, n°1, 1998, pp. 79-107.

58. Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso (1938)» (BCM, dossier Vellard, 2AM 1 K96e, 1939, 56 p).

59. *Ibid.*, pp. 55-56.

60. Lettre de Jehan à Paul Rivet, 8 juillet 1935 (BCM, 2 AP 1 C).

61. Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», art. cit., p. 1.

62. Lettre de Jehan à Paul Rivet, 20 mai 1937 (BCM, 2 AP 1 C).

63. Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», *op. cit.*, p. 1.

64. Alors que ce sont les Nambikwara qui interdisent la communication des noms personnels, les usages onomastiques des divers récits de l'expédition ont quelque chose d'ironique : Vellard appelle Castro Faria «le Brésilien», tandis que Lévi-Strauss construit son épopée sans jamais donner le prénom et le nom de «mon épouse» Dina, de «notre docteur» ou de «mon compagnon brésilien». Ce n'est qu'à la fin de *Tristes Tropiques* que, presque sans y prêter garde, apparaissent les noms de «Luiz» et «Vellard». À l'inverse, Castro Faria commence son journal en se référant au «Professeur Lévi», et il le finit en parlant de «Claude».



RAPPORT SUR LA MISSION DU Dr. VELLARD  
AU MATTO GROSSO (1938)

---

Le Dr. Rivet, Directeur du Musée de l'Homme, d'accord avec le Conseil de la Recherche scientifique, m'a demandé en 1938 de participer à une mission ayant pour but principal l'étude des populations indiennes du Matto Grosso. M. et Mme. Levi-Strauss devaient s'occuper d'éthnographie et de linguistique; j'étais chargé de l'anthropologie physique et de toutes les questions se rapportant à la médecine et aux sciences naturelles.

Après bien des difficultés de la part du Gouvernement brésilien, la mission fut organisée en collaboration avec le Département de Culture de la ville de São Paulo. Un délégué du Gouvernement brésilien nous fût imposé.

Me trouvant en Bolivie au début de 1938, la réunion des divers membres de la mission avait été fixée au premiers jours de Mai à Cuyaba, capitale de l'Etat de Matto Grosso et notre point de départ obligé pour l'intérieur.

L'année avait été très sèche sur le haut Paraguay. La navigation sur le fleuve était difficile. Le vapeur brésilien que j'avais pris pour aller d'Argentine au Matto Grosso s'échoua à de nombreuses reprises; il mit près d'un mois à faire le voyage jusqu'à Corumba. Laisant à ce dernier port les bateaux trop lents je pris l'avion; le 23 Mai j'étais à Cuyaba où Levi-Strauss arrivé depuis quinze jours était occupé à réunir les animaux et le personnel nécessaire pour notre voyage.

Le choix des boeufs pour transporter notre



charge, celui des mulets de selle pour nos hommes et pour nous (les chevaux supportant mal les fatigues de ces longs voyages), l'achat de vivres pour huit mois, la réunion du matériel scientifique, de la pharmacie, des objets d'échange, la préparation de nouveaux emballages demandèrent encore trois semaines. Il fût nécessaire d'aller recruter une partie des hommes et des animaux à plus de 100 kilomètres de Cuyaba.

Ce séjour forcé ne permit de réaliser quelques recherches sur la faune de la région, raccordant mes travaux à ceux que j'avais déjà réalisés au Paraguay et dans le Sud du Mato Grosso.

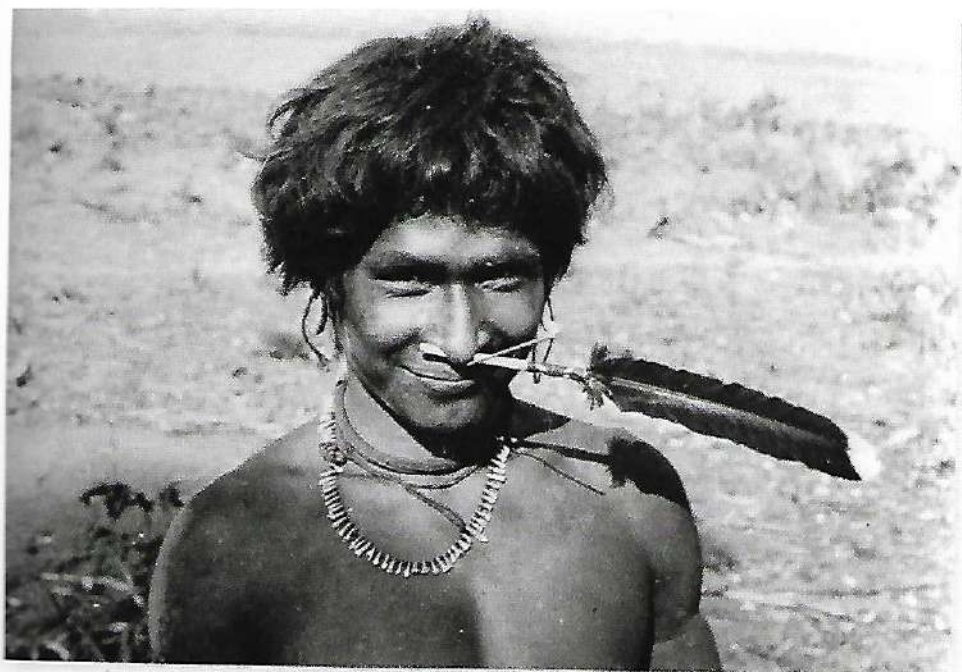
Le 13 Juin M. et Mme Levi Strauss et le brésilien partirent avec un premier camion chargé de matériel pour Utiarity sur le Rio Papagaio, à 500 kilomètres de Cuyaba, dernier point accessible en camion, où devait réellement commencer notre voyage. Notre convoi devait nous y rejoindre. Je restais à Cuyaba pour réunir le reste des vivres (nous avions été obligés de faire préparer une grande partie des provisions de viande sèche) et veiller au départ de nos animaux et du personnel.

Le voyage du premier camion fut difficile. Une panne le retint plusieurs jours dans un endroit désert et des secours durent être envoyés de Cuyaba.

Le 25 Juin seulement je pouvais à mon tour me mettre en route et le 27 nous étions réunis à Utiarity où nos hommes et nos animaux nous rejoignaient dix jours plus tard.

Cuyaba à Utiarity. En quittant Cuyaba la très mauvaise piste construite par le service télégraphique traverse d'abord une





**Indien Kabichi du Mato Grosso** Jehan Vellard, *Type Kabichi*, Brésil, 1938, tirage sur papier baryté, Inv. PPO078998 | Cliché MQB-JC.

région lui offrent leurs services, mais il engage finalement Fulgencio, un guide de confiance<sup>65</sup>. Début mai, l'équipe se réunit et projette de suivre le tracé de la ligne télégraphique qui va depuis Cuiabá jusqu'au bassin du Madeira. Cette ligne exercera une puissance structurante sur le voyage. Sous la direction du maréchal Cândido Mariano da Silva Rondon, la forêt a été semée de poteaux et de stations télégraphiques et si, au Paraguay, le voyage de Vellard se faisait de fortin en fortin, il se transforme ici en une série de sauts d'un poste télégraphique à l'autre. Ironie du sort, l'apparition de la radiotélégraphie a rendu obsolète la ligne au moment même où elle se terminait — de telle sorte que les stations de 1938 sont déjà des ruines vivantes. Les fils tombent, les poteaux pourrissent tandis que le personnel est rongé par les maladies, l'ennui et la solitude : « Qui vit sur la ligne Rondon se croirait volontiers sur la lune. Imaginez un territoire grand comme la France et aux trois quarts inexploré ; parcouru seulement par des petites bandes d'indigènes nomades, qui sont parmi les plus primitifs qu'on puisse rencontrer dans le monde ; et traversé de bout en bout par une ligne télégraphique. »<sup>66</sup> Même sur la lune, il faut s'organiser : avant de partir les expéditionnaires envoient un questionnaire — littéralement télégraphique — au

<sup>65</sup> Lévi-Strauss (Claude), *Tristes Tropiques*, op. cit., pp. 299-300.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 309.



91-9



### Indiens du Mato Grosso

Jehan Vellard, *Types kabichi* (homme en haut à gauche) et *Nambicuara* (homme en haut à droite), Brésil, 1938, tirage sur papier baryté, Inv. PPO078986 ;  
 Ci-contre, Jehan Vellard, *La femme de Julio ôte une épine du pied avec une pointe de flèche*, 7 août 1938 | Clichés MCB-JC ; Aces-Universidad Austral.



personnel de la ligne, pour demander quels Indiens vivent dans chaque station, s'ils sont amicaux, s'ils parlent portugais, ou s'ils ont des objets à troquer<sup>67</sup>. Il n'est donc pas étonnant qu'un critique ait dénoncé la «télégraphite» qui biaise le regard de Vellard et de Lévi-Strauss<sup>68</sup>.

Le 13 juin, le cortège est enfin prêt: Fulgencio, les quatre scientifiques, dix aides, quinze chevaux et mules, trente bœufs de somme. Ils commencent à travailler à Utiariti avec une trentaine de Nambikwara qui visite la station. Bien qu'en situation de contact depuis des années, les Indiens n'acceptent personne dans leurs villages — ils ont massacré peu auparavant les membres d'une mission protestante. Ils acceptent l'expédition, mais leurs brusques changements d'humeur la rendent épouvantablement compliquée. Alors qu'il essaye de recueillir des échantillons de sang et des mesures anthropométriques, Vellard observe leur caractère fantasque: un simple refus de satisfaire un caprice peut provoquer leur colère. De plus, les Indiens parlent très peu le portugais, quand ils le parlent; il n'y a aucun interprète, les voyageurs comprennent à peine le nambikwara et, très souvent, ils doivent avoir recours aux gestes et mimiques. Les Indiens étant sensibles aux cadeaux, très vite, ils ne leur laissent plus un instant de tranquillité: les femmes leur fouillent les poches sans pudeur, ils doivent se baigner devant une foule d'enfants curieux. Vellard se fâche quand ils l'observent ou même le tâtent: gêné à son tour par la gêne de Vellard, un Lévi-Strauss offusqué note que cela s'explique sans doute par son éducation catholique<sup>69</sup>. De son côté, Vellard observe qu'en dépit de bains fréquents, la saleté des Indiens est source d'ophtalmies purulentes.

Par l'intermédiaire de M. Fuad, un commerçant syrien, Vellard obtient des flèches empoisonnées. Quelques rares vieux Pareci savent encore préparer le curare, et se rappellent même les vieilles légendes sur son origine. En revanche, chez les Nambikwara, le curare n'est pas un savoir ésotérique et tous les hommes le fabriquent: «Après quelques difficultés deux d'entre eux, les plus influents, tentés par nos cadeaux, acceptèrent de m'en préparer.»<sup>70</sup> Vellard en documente tout le processus d'élaboration et essaye ensuite les effets du venin sur divers animaux: des batraciens, des lézards, des oiseaux de basse-cour et finalement des chiens. Les grenouilles sont paralysées en trois minutes et meurent en cinq tandis que les chiens mettent 45 minutes à mourir. Lorsque les maîtres qui ont vendu leurs animaux comprennent les intentions de Vellard, des «drames» se produisent, qu'il doit apaiser avec des cadeaux et des paroles aimables<sup>71</sup>.

<sup>67</sup> Castro Faria (Luis de), *Um outro olhar...*, op. cit., p. 50.

<sup>68</sup> Aspelin (Paul), «The ethnography of Nambikuara agriculture», art. cit., pp. 36-37.

<sup>69</sup> Cité par Loyer (Emmanuelle), *Lévi-Strauss*, op. cit., p. 224.

<sup>70</sup> Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», art. cit., p. 9.

<sup>71</sup> Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», art. cit., p. 47; Castro Faria (Luis), *Um outro olhar...*, op. cit., p. 88.



**Traitement de l'ophtalmie purulente** Photographie de Jehan Vellard, 6 août 1938 | Cliché Aces-Universidad Austral.

Après un mois de travail, Dina Lévi-Strauss attrape une ophtalmie grave et Vellard doit la convaincre de se faire conduire en automobile à Cuiabá<sup>72</sup>. Pour comble de malheurs, quand Vellard et Lévi-Strauss reviennent à Utiariti, ils rencontrent de nouvelles difficultés : plusieurs bœufs meurent ou ne peuvent continuer la route à cause de la chaleur, de la fatigue et du manque de pâturages. Ils se voient forcés à rester vingt jours de plus et ont recours au commerçant syrien qui, pour un prix exorbitant, offre de faire transporter les bagages jusqu'à la prochaine station. La débâcle de la petite troupe les oblige à réduire considérablement les charges et, quand il part pour Juruena, le convoi ne se compose plus que de vingt-deux bœufs et quatre mules, avec des vivres pour deux mois à peine.

À Juruena, il n'y a qu'un poste télégraphique délabré, une garnison de trois soldats et une mission jésuite. Julio, le chef nambikwara qui enseigne la technique du curare, sort des coulisses de l'expédition. Il propose de visiter un village, mais lorsqu'ils arrivent, un vieillard rétif refuse de les recevoir : « Pour ne pas perdre les cadeaux promis, Julio, sans nous avertir de ce refus, organisa un véritable voyage de tourisme. Après deux

72. Vellard (Jehan), « Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso », art. cit., p. 10 ; Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 29 juillet 1938 (BCM, 2 AP 1 C).





**Sorcier préparant ses remèdes** Jehan Vellard, Brésil, 1938, tirage sur papier baryté, Inv. PP0079320 | Cliché MQB-JC.

jours d'hésitations, il se décida à nous conduire chez lui.» Le tour des campements nambikwara porte ses fruits: «Après une scène cocasse d'échange d'objets destinés à nos collections sous la haute direction de Julio, les indiens se dispersèrent et nous revînmes au poste télégraphique de Juruena.»<sup>73</sup> Au retour Lévi-Strauss se perd, mais les Nambikwara parviennent à le retrouver quelques heures plus tard<sup>74</sup>.

- Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», art. cit., p. 12-13. Julio, que Lévi-Strauss appelle «Al», est à la fois guide, informateur, traducteur et organisateur de transactions: «Al est remarquablement intelligent, conscient de ses responsabilités, actif, entreprenant et ingénieux [...] C'est un précieux informateur, qui comprend les problèmes, perçoit les difficultés, et s'intéresse au travail; mais ses fonctions l'absorbent souvent, et il disparaît pendant des journées entières pour une expédition de chasse, une reconnaissance d'itinéraire ou une localisation d'arbres à graines ou à fruits mûrs» (Lévi-Strauss (Claude), «La vie familiale et sociale des Indiens Nambikwara», art. cit., p. 40-41; cf. Castro Faria (Luis), *Um outro olhar*, op. cit., p. 68, 93, 102, 109). Il sera aussi le protagoniste involontaire de la controverse suscitée par la théorie de Lévi-Strauss sur la relation entre écriture et hiérarchie politique (Lévi-Strauss (Claude), «La vie familiale et sociale des Indiens Nambikwara», art. cit., p. 40, 89; *Tristes Tropiques*, op. cit., pp. 337-349; cf. Derrida (Jacques), *De la grammatologie*, op. cit., pp. 133-180; Johnson (Christopher), «Lévi-Strauss: The Writing Lesson Revisited», art. cit.; Déléage (Pierre), «Leçons d'écriture», art. cit.)
- Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», art. cit., p. 13; cf. Lévi-Strauss (Claude), *Tristes Tropiques*, op. cit., pp. 340-341; Castro Faria (Luis de), *Um outro olhar*, op. cit., p. 110.

Peu de temps après, Castro Faria attrape la même ophtalmie qui a mis Dina hors-jeu. Lévi-Strauss avance avec le convoi jusqu'au prochain poste télégraphique de Campos Novos, un « triste endroit » pierreux, insalubre, où le paludisme est endémique ; pendant ce temps, Vellard soigne le Brésilien et étudie les arachnides locales. Le 28 juin enfin, sous un soleil implacable aggravé par les incendies, ils partent pour Campos Novos et trouvent plusieurs bœufs morts en chemin. Lévi-Strauss les attend dans la solitude :

À son arrivée il avait trouvé une troupe d'indiens Nambikwara de la région et fait avec eux un travail utile. Bientôt ils furent rejoints par un autre groupe venu du nord des environs du confluent des rios Ike, 12 Octobre et Juruena, désignés par le sobriquet de Manduca donné à l'un de leur chefs ; ils semblent appartenir à une fraction plus riche et plus industrielle que les Nambikwara du cours supérieur du Juruena qui font souvent des expéditions de pillage dans leur villages. Dès leur arrivée à Campos Novos ils faillirent en venir aux mains avec les autres indiens ; presque de suite ils disparurent après avoir été dépouillés de leur arcs et de leur flèches par leurs adversaires. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'en aller eux-mêmes quand les vivres leurs manquèrent et longtemps avant mon arrivée il ne restait plus aucun indien avec Lévi-Strauss<sup>75</sup>.

Ils partent le 4 septembre pour Vilhena. En traversant un fleuve, un des animaux a un accident, plusieurs objets sont perdus et la mauvaise humeur règne alors qu'ils évitent les grandes termitières rouges. Mais les choses changent : à Vilhena, la chasse est abondante ; il y a une quarantaine de Nambikwara. Les deux semaines passées ici seront de fait le point fort du voyage. Les Nambikwara locaux appartiennent à deux groupes distincts, Tagnani et Cabané, et il existe entre eux des différences dialectales et culturelles assez prononcées. Vellard étudie la faune et la végétation. Grâce à un chamane, il assiste de nouveau à la préparation du curare et renoue avec les études d'anthropologie physique, tandis que Lévi-Strauss étudie l'organisation sociale<sup>76</sup>. Vellard prend aussi des notes sur les épidémies et leurs désastreuses conséquences démographiques<sup>77</sup>. En même temps, un groupe de Nambikwara Cabixi arrive en demandant des cadeaux. Non seulement ils sont plus nombreux, mais ils ont aussi moins de contacts avec le front de la colonisation intérieure, ils sont en meilleure condition physique. Ils pourvoient les autres Nambikwara de la région en colliers et autres objets, ce qui tendrait à prouver qu'il existe un marché émergent d'objets ou au moins un réseau d'échanges avant même que ne s'exerce la voracité muséographique de l'expédition<sup>78</sup>.

Ils repartent avec les premières pluies à Três Buritys, où chasse et pêche sont abondantes, où les gardiens du poste télégraphique ont une grande plantation qui leur

75. Vellard (Jehan), « Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso », art. cit., p. 18.

76. *Ibid.*, pp. 41-42.

77. *Ibid.*, pp. 20-22, 47-48 ; « Causas biológicas de la desaparición de los indios americanos », *Boletín del Instituto Riva-Agüero*, vol. 2, 1953, pp. 77-93.

78. Vellard (Jehan), « Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso », art. cit., p. 22 ; cf. Castro Faria (Luis de), *Um cutro olbar*, op. cit., pp. 116, 130.





**Le sorcier Cabané** Photographie de Jehan Vellard, Brésil, 9 septembre 1938 | Cliché Aces-Universidad Austral.

permet de se réapprovisionner. Vellard réalise de nouvelles mesures anthropométriques<sup>79</sup>. Au cours du voyage à Barón de Melgaço, le 23 septembre, les pluies torrentielles, le sol de plus en plus argileux et l'exubérante végétation, altèrent complètement le ton du récit. Vellard observe les restes de grandes plantations, qui montrent l'ancienne grandeur d'une population décimée par les épidémies<sup>80</sup>. Le personnel du poste est hospitalier, et ils sont même invités à un récital de tangos et de valse à l'accordéon<sup>81</sup>.

Fin septembre, Vellard a une crise de paludisme<sup>82</sup>. Ils repartent en pirogue à Pimenta Bueno lorsqu'il se rétablit. Il pleut, les fleuves ont grossi, et il se produit un rare moment de *communitas* :

<sup>79</sup> Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», art. cit., pp. 24, 42-43.

<sup>80</sup> Aspelin (Paul), «The ethnography of Nambicuará agriculture», art. cit.

<sup>81</sup> Castro Faria (Luis), *Um outro olhar*, op. cit., p. 141.

<sup>82</sup> Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», art. cit., p. 27.

Un violent orage éclata le premier soir du voyage, peu après la halte et une pluie torrentielle tomba toute la nuit. Le camp n'était pas encore installé et à grand peine il fut possible de monter une petite tente où serrés les uns contre les autres nous avons attendu le jour en écoutant nos hommes conter dans leur langage rustique de curieuses histoires de chasse, de la vie en forêt, d'amours sauvages mélangées à des réminiscences de vieilles légendes européennes<sup>83</sup>.

Enthousiasmé par les rapports de l'inspecteur Agostinho, Lévi-Strauss rend une brève visite aux Indiens Mondé alors que Vellard a une nouvelle crise de paludisme. Pendant son bref rétablissement, il étudie la faune du fleuve. Le 21 octobre, ils descendent le Gy Parana et rencontrent des exploitants de caoutchouc sur ses rives, qui leur fournissent des informations pour se rendre chez les Tupi-Kawahib. Terrassé par une nouvelle crise de paludisme, Vellard se rend dans un établissement de caoutchouc à trois jours de pirogue. La séparation dure peu : en arrivant au campement tupi-kawahib, Émydio, l'un des aides, se tire accidentellement une balle dans la main. L'amputation semble inévitable : « Les os broyés, les nerfs à l'air, les doigts en morceaux. »<sup>84</sup> Émydio, sous sédatifs et en délire, est transporté à Presidente Penna : « L'amputation devenait inutile et une longue série de menues interventions chirurgicales, qui durèrent près d'un mois et où Vellard mit à profit son habileté de vivisecteur et d'entomologiste, rendit à Émydio une main acceptable. »<sup>85</sup> Vellard honore le serment hippocratique tout en consacrant ses moments libres aux études zoologiques :

Nous n'avions rien à faire, sinon vendre les restes de notre matériel à la population locale ou les échanger contre des poulets, des œufs et du lait — car il y avait quelques vaches — vivre paresseusement et récupérer nos forces, en attendant que la rivière grossie par les pluies permette à la première barque de la saison de remonter jusque-là, ce qui demanderait sans doute trois semaines. Chaque matin, délayant dans le lait nos réserves de chocolat, nous passions le petit déjeuner à contempler Vellard extrayant quelques esquilles de la main d'Émydio et la reformant à mesure. Ce spectacle avait quelque chose d'écoeurant et de fascinant ; il se combinait dans ma pensée avec celui de la forêt, pleine de formes et de menaces<sup>86</sup>.

Début novembre, la léthargie crépusculaire de Presidente Penna n'est plus tenable. Castro Faria a des problèmes intestinaux, Fulgencio et Vellard le paludisme et plusieurs hommes de la fièvre : « Le retour s'impose. »<sup>87</sup> Affleurent aussi les tensions personnelles. Castro Faria s'irrite des atermoiements, des hésitations de Lévi-Strauss (« Jusqu'où ira l'inconscience de cet homme ? ») tout comme il déplore les « caprices »

83. Vellard (Jehan), « Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso », art. cit., p. 29 ; cf. Lévi-Strauss (Claude), *Tristes Tropiques*, op. cit., pp. 372-373.

84. Castro Faria (Luis), *Um outro olhar*, op. cit., pp. 170, 174 ; Vellard (Jehan), « Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso », art. cit., p. 33.

85. Lévi-Strauss (Claude), *Tristes Tropiques*, op. cit., pp. 406-407.

86. *Ibid.*, p. 417.

87. Vellard (Jehan), « Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso », art. cit., pp. 33-34.





**Jeune fille Tupi-kawaib** Photographie de Jehan Vellard, Brésil, 23 octobre 1938 | Cliché Aces-Universidad Austral.

de Vellard qui, au lieu d'attendre le prochain bateau préfère partir le plus tôt possible par voie terrestre («Il ne pense qu'à lui et dénature les faits pour ajuster les choses à sa convenance»). Au cours d'une «désagréable discussion», Lévi-Strauss ne réussit pas à concilier les positions : «Comme le chef manque complètement d'autorité et d'énergie, je ne sais pas comment ça finira.»<sup>88</sup> Ils descendent finalement le Madeira et arrivent à Porto Velho le 7 décembre. Comme le voyage fluvial jusqu'à Cuiabá dure six ou sept semaines de plus, Vellard propose à Lévi-Strauss de revenir à Rio de Janeiro par la Bolivie, et de laisser «le Brésilien» sur le bateau avec les hommes et les collections<sup>89</sup>. L'épilogue porte aussi la marque des rivalités institutionnelles. Il faut respecter l'accord qui prévoit le partage des objets ethnographiques entre la France et le Brésil (750 objets par pays) et leur contrôle par des agents locaux. Le protocole est rigoureux, et une partie des collections zoologiques de Vellard est confisquée faute d'un inventaire détaillé<sup>90</sup>.

<sup>88</sup> Castro Faria (Luis), *Um outro olhar*, op. cit., pp. 180, 185-186.

<sup>89</sup> Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», art. cit., pp. 38-40.

<sup>90</sup> Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 20 mars 1939 (BCM, 2 AP 1 C). Cf. Castro Faria (Luis de), «Ridentes Tropicós», *Folha de São Paulo*, 16 décembre 2001; Loyer (Emmanuelle), *Lévi-Strauss*, op. cit., p. 232.

Pourtant, dans son rapport, Vellard souligne le travail accompli : « Les résultats, en ce qui concerne les recherches dont j'étais chargé, sont excellents. » Après avoir insisté sur le rôle crucial de Rivet, il ajoute : « Je dois signaler ici la parfaite entente avec mon collègue de mission, M. Lévi-Strauss ; elle nous a permis de mener à bien ce voyage et de compléter mutuellement nos recherches dans une étroite collaboration. »<sup>91</sup> Mais lorsqu'il rencontre Métraux à Rio de Janeiro en février 1939, le discours est tout autre : « Il parle du Brésil avec dégoût, considère l'expédition chez les Nambikwara comme un échec complet. »<sup>92</sup> Il reconnaît que les informations nambikwara sont « très contradictoires » et qu'ils ont été bien reçus, « nous permettant de travailler utilement, mais il nous a été impossible de visiter leurs villages. »<sup>93</sup> Il n'est pas le seul à penser ainsi. Castro Faria lui-même, qui travaillera ensuite avec Rivet au Musée de l'Homme et qui ne peut être soupçonné d'une quelconque sympathie pour Vellard, est encore plus explicite :

Mon opinion est très claire et négative : l'expédition à la Sierra del Norte a été un échec complet. Ce fut un échec en termes d'ethnographie. L'expédition a été une grave méprise. Une grande erreur. Nous avons passé notre temps à marcher. Nous ne sommes pas restés le temps suffisant dans aucun endroit pour étudier quoi que ce soit. Nous voyagions tout le temps [...] J'étais affligé en permanence du manque de temps pour rester dans un endroit avec n'importe quel groupe indien pour pouvoir l'étudier. Nous ne l'avons jamais fait. Nous avons passé très peu de temps avec les Indiens<sup>94</sup>.

Tout laisse supposer que ni Vellard ni Castro Faria, ostensiblement partisans d'une ethnographie descriptive et respectueuse des données empiriques, n'apprécièrent les méditations mélancoliques de *Tristes Tropiques*. Leur compagnon de route leur semble un philosophe et un littéraire ; le Brésilien évoque un Lévi-Strauss brillant mais silencieux, isolé, introspectif, totalement individualiste, sans aptitude pour le travail ethnographique<sup>95</sup>. Stefano Varese, un disciple amazoniste de Vellard, rappelle que ce dernier montrait une « attitude très dédaigneuse envers les spéculations précoces de son collègue et compagnon de voyage Claude Lévi-Strauss »<sup>96</sup>. En définitive, pour Vellard, les aspects circonstanciels de l'expédition au Mato Grosso semblent avoir eu plus d'importance que les gains scientifiques. Dès lors il n'est pas étonnant que, même s'il publie quelques textes sur les Nambikwara, il ne revendique pas vraiment un voyage qu'il juge rétrospectivement oubliable.

91. Vellard (Jehan), « Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso », art. cit., pp. 55-56.

92. Métraux (Alfred), *Itinéraires...*, op. cit., p. 42.

93. Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 18 juin 1938, 28 décembre 1938 (BCM, 2 AP 1 C).

94. Castro Faria (Luis), « Ridentes Tropicos », art. cit.

95. Castro Faria (Luis de), « Ridentes Tropicos », art. cit. Pour des lectures divergentes sur le même thème, cf. Ans (André-Marcel d'), « La tristesse des Tropiques n'est plus ce qu'elle était », art. cit., pp. 125-128 ; Loyer (Emmanuelle), *Lévi-Strauss*, op. cit., pp. 227-228.

96. Varese (Stefano), *Salt of the mountain: Campa Asháninka history and resistance in the Peruvian jungle*, Norman : University of Oklahoma Press, 2002, p. 25.



AVION

422

Le 30 Mai 1949

Mon cher Ami,

Le Dr Rivet a bien reçu votre lettre et me charge de vous remercier. Il sera très heureux que vous représantiez le Musée à la Conférence de Cuzco. Vous trouverez ci-joint le document vous accreditant.

Votre travail sur l'anthropologie des Nambikwara paraîtra le plus rapidement possible. Peut-être avez-vous déjà reçu le mien, qui vient de sortir. Je serai content de savoir ce que vous en pensez.

Croyez moi, mon cher Ami, très fidèlement votre.

(C. Lévi-Strauss)

Dr J. VELLARD  
Directeur du Centre Français  
d'Etudes Andines  
San Marcelo N° 325  
LIMA (Pérou)

CIS/VT

## ■ L'AMBIGÜITÉ D'UN LEGS

Au-delà des résultats scientifiques des voyages au Paraguay et au Brésil, parmi lesquels se rangent sans aucun doute les collections destinées au Trocadéro, les expéditions ont des répercussions extrascientifiques, dues aux circonstances qu'on pourrait qualifier de paradoxales. Même parmi ceux qui connaissent Vellard, quasiment aucun ne se souvient de lui pour son analyse du curare nambikwara ou son apport à l'étude de la culture matérielle guayaki, mais bien parce qu'il fut le médecin qui a accompagné Lévi-Strauss, ou pour son attaque à main armée des campements guayaki. Dans les deux cas, Vellard finit dans la peau du méchant alors que l'examen de ses expéditions permet d'ébaucher une relecture dépassionnée, plus pondérée, de sa position — quasi inexistante dans la discipline.

Il n'est pas aisé de se faire une idée univoque de Vellard en tant qu'individu. On sait peu de choses de sa biographie. Il est né à Tunis en 1901, d'un père colon et d'une mère descendant d'une famille de cultivateurs haïtiens. En 1920, il s'établit au Brésil pour travailler à l'Institut de biologie et médecine Butantan. À n'en pas douter, c'était une personnalité pittoresque : grand, dégingandé, moustache imposante, vêtu de strict kaki, obsédé par les serpents et les araignées. Il parcourt le Brésil, la Bolivie, le Pérou, le Paraguay et l'Argentine — son espagnol à l'accent français, émaillé de mots portugais, laisse entrevoir cet itinéraire tortueux. Il a plusieurs chiennes qu'il appelle, invariablement, Pluchette ou Joujou<sup>97</sup>. À trente ans, il voyage avec sa mère qui arbore de longs gants, une capeline et une ombrelle, qui lui récite les tragédies de Racine ou d'anciennes histoires d'Haïti<sup>98</sup>. Le portrait a sans doute quelque chose de légendaire, comme lorsqu'est évoqué un improbable « quartetto en exploration » composé de Vellard, Amélie, Marie-Yvonne et Pluchette<sup>99</sup>. Le personnage est difficile à classer. Nous savons qu'il a officié comme conseiller des réformes agraires des présidents Victor Paz Estenssoro en Bolivie (1952) et de Fernando Belaúnde Terry au Pérou (1964), et que rien ne put altérer sa dévotion pour Paul Rivet, le « cher maître », figure de proue du socialisme français et meneur international de la lutte contre le fascisme et les idéologies raciales<sup>100</sup>. Dans une lettre de 1935, Vellard le félicite pour la présidence du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, et il lui propose même d'y adhérer : « Depuis longtemps je m'y intéresse. »<sup>101</sup> Plus tard, il n'en professera pas moins un conservatisme politique et un catholicisme de plus en plus strict,

97. Lettre de Jehan Vellard à Marie-Yvonne Vellard, 15 juillet 1975, 25 septembre 1975, 20 juillet 1976, 15 avril 1978 (archives privées, José Antonio Vellard).

98. Dollfus (Olivier), « Jean Albert Vellard », art. cit., pp. 165-166. C'est ainsi que, par exemple, avant de partir au Paraguay, Vellard demande les fonds nécessaires pour emmener Amélie avec lui, parce qu'il ne veut pas la laisser seule au Brésil (Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 6 mai 1931 (BCM, 2 AP 1 C)).

99. Dollfus (Olivier), « Jean Albert Vellard », art. cit., p. 166.

100. Laurière (Christine), *Paul Rivet, le savant et le politique*, op. cit., pp. 487-518.

101. Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 8 juillet 1935 (BCM, 2 AP 1 C).



léguant tous ses biens en Argentine à l'Université Australe de l'*Opus Dei*<sup>102</sup>. Vellard écrit à Marie-Yvonne :

Je continue mon existence solitaire avec mes souvenirs et sous les regards de Dieu et de la Sainte Vierge [...] Ma petite fille, je suis heureux de voir que tu conserves la foi et ton amour pour le Bon Dieu et la Vierge. Reste fidèle, c'est le seul moyen de conserver la sérénité des chrétiens. C'est ma force et ma consolation dans ma solitude ; chaque jour je me sens plus près de Dieu et chaque jour le prie longuement pour toi.

Il décrit aussi sa routine à Buenos Aires, rythmée par la messe matinale et les prières :

Je prie pour tous ceux qui me sont chers, Mamita, Rosita, toi et Joujou [...] Par la prière restons unis. Fais comme moi, prie, lis l'évangile, quelque livre de piété et médite. La Foi, les efforts que nous faisons pour accomplir chaque jour de notre mieux notre travail quotidien devant les mille difficultés de la vie, nous rapprochent de Dieu. Le reste est peu de choses<sup>103</sup>.

Les apories ne s'arrêtent pas là. Il y a chez Vellard un désir ardent de parcourir l'Amérique du Sud profonde que sa propension à une écriture sèche, monotone, presque bureaucratique (hormis un passage isolé dans *Une civilisation du miel*) ne peut laisser soupçonner. Est-ce à mettre en relation avec une autre facette de la personnalité de Vellard, qui fut, selon Métraux, un « mercenaire des institutions culturelles »<sup>104</sup> ? De fait, la liste des institutions pour lesquelles il travaille en Amérique du Sud est impressionnante<sup>105</sup>. Même s'il donne l'impression d'un homme indifférent aux modes académiques, il n'en a pas moins collectionné les doctorats *honoris causa* et les décorations : la Légion d'honneur française, l'Ordre du Condor bolivien, l'Ordre du Soleil au Pérou. Il faut peut-être percevoir ici, de nouveau, l'influence de Rivet, un homme d'institutions s'il en est, qui façonne sa vision scientifique au moyen d'un large réseau de connexions<sup>106</sup>. C'est ainsi que Vellard déploie une grande aisance sociale lorsqu'il évoque l'« appui moral et financier » de l'Argentin Ricardo Lafuente Machaín<sup>107</sup>, quand il remercie « Son Excellence Monseigneur Federico Lunardi, Nonce Apostolique de Sa Sainteté »,<sup>108</sup> ou encore lorsqu'il écrit en 1972 à « Son Excellence Monsieur le Président

102 Testament n° 94820 du 22 septembre 1992 (Université Australe (UA), Fonds Vellard, « Actuación Notarial » du 21-12-1978).

103 Lettres de Jehan Vellard à Marie-Yvonne Vellard, 20 juillet 1976, 25 septembre 1975 (archives privées, José Antonio Vellard).

104 Dollfus (Olivier), « Jean Albert Vellard », art. cit., p. 166.

105 Par exemple : l'Institut Butantan (São Paulo), l'Institut de biologie de Pernambuco (Recife), l'Institut français d'études andines, l'Institut Riva-Agüero, l'Université catholique et l'Université nationale de San Marcos (Lima), le Musée national de Tihuanacu et l'Institut de biologie d'altitude (La Paz), l'Université de Tucumán, l'Université de Buenos Aires et le Musée Ethnographique (Buenos Aires).

106 Laurière (Christine), *Paul Rivet, le savant et le politique*, op. cit., p. 283 et suiv.

107 Vellard (Jehan), « Une mission scientifique au Paraguay », art. cit., p. 293.

108 Vellard (Jehan), *Instrucciones elementales de antropología*, Tegucigalpa : Sociedad de Antropología y



**Bal au poste Presidente Pena** Photographie de Jehan Vellard, 29 octobre 1938 | Cliché Aces-Universidad Austral.

de la République, Général des Armées Mr. Alfredo Stroessner», pour lui exprimer «sa profonde reconnaissance pour la précieuse collaboration que Votre Excellence nous a obtenue par l'intermédiaire du Ministre de l'Éducation et de la Culture, Dr. Raúl Peña, du Magnifique Recteur de l'Université Nationale Dr. Dionisio González Torres, et des Forces Armées, sans l'aide desquels il nous aurait été impossible de mener à bien notre mission». <sup>109</sup> Vellard est un homme de relations avec les institutions comme sur le terrain, et sa rigueur administrative nous permet de reconstruire la machinerie logistique qui soutient ses voyages: haciendas, fortins militaires, postes télégraphiques, ministères, sauf-conduits, consuls, jésuites, le général Belaieff, la famille du président du Paraguay. Mais aussi, et surtout, les plus modestes mais non moins indispensables guides, aides, interprètes métis et indiens: le sergent Escobar, Robustiano Vera, Fulgencio, le Syrien Fuad, le capitaine Julio...

Il est remarquable que, au moins dans les textes, cet opportunisme social aille de pair avec une froideur aujourd'hui difficile à accepter dans les sciences humaines.

Arqueología de Honduras, 1948, p. 5.

109. Les documents du Fonds Vellard incluent une correspondance avec des personnalités comme Charles de Gaulle, Fernando Belaúnde Terry, José Imbelloni, Raymond Aron et Roger Caillois (Université Australe, Fonds Vellard).



On perçoit chez Vellard le ton du scientifique totalement sûr de lui, sans failles ni incertitudes, dont la foi en la force de la raison est inébranlable. Une foi positiviste qui, à ses meilleurs moments, s'exprime par un esprit d'aventure et d'audace et, dans les pires, frise l'insolence: lorsqu'il raconte que les Toba du Pilcomayo ne veulent pas qu'il fouille leurs tombes, ou que les Métis de Vollhena s'indignent parce qu'il tue des chiens pour essayer l'efficacité du curare, son étonnement est sincère. S'il y eut quelques instants d'empathie sur le terrain, il est clair qu'il ne se soucie pas de les évoquer: il raconte l'effraction dans le campement avec le Guayaki moribond et le petit Luis tremblant avec la même neutralité qu'il décrit les mesures des araignées amazoniennes. Face aux massacres d'Indiens par les colons paraguayens, il déclare sobrement: «Cet état de choses, déplorable au point de vue humanitaire, ne facilite pas la tâche de l'ethnologue.»<sup>110</sup> Ou après la fusillade dans le campement guayaki: «Ne pouvant nous charger du cadavre, je me contentai de le mesurer.»<sup>111</sup> Ou encore lorsque circulent des rumeurs d'attaques indiennes à Cuiabá: «Je vous préviens que je ne partage absolument pas cette idée de Rondon: "Mourir, si nécessaire; tuer, jamais". Si on me menace, je tue.»<sup>112</sup> Vellard semble même rationaliser les circonstances de l'adoption de Marie-Yvonne, lorsqu'il évoque la «facilité» avec laquelle les mères guayaki «abandonnent leurs enfants» quand des étrangers les surprennent, ou bien l'«insensibilité» des petits face aux cadavres de leurs parents<sup>113</sup>. Même si la mission de 1938 est un bon témoignage de son professionnalisme en tant que médecin, puisqu'il traite avec succès des ophtalmies, le paludisme et jusqu'à la main broyée d'Émydio, on trouve là aussi une note discordante: «Un après-midi, les Pilagá amenèrent au Dr. Vellard un bébé très malade, quelque infection probablement; on voyait ses lèvres très gonflées. Le Dr. refusa de le soigner; ils se retirèrent désappointés. Cette nuit, pendant le souper, il raconta que depuis sa malheureuse expérience et ce qui était arrivé parmi les Guayaki, plus de vingt ans auparavant, il avait juré de ne plus intercéder pour aucun malade.»<sup>114</sup>

Il faut pourtant prendre garde de réduire ce type de comportements à une simple disposition psychologique. Les expéditions au Mato Grosso et au Paraguay ont lieu dans le cadre institutionnel d'un programme méthodologique précis<sup>115</sup>. On imagine la tête des Nambikwara en 1938 quand débarquent Lévi-Strauss et Vellard avec une douzaine de personnes, des tonnes de bagages et une cinquantaine d'animaux.

110. Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., p. 324.

111. *Ibid.*, p. 40.

112. Castro Faria (Luis), «Ridentes Tropicos», art. cit.

113. Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, op. cit., pp. 45, 119-120.

114. Colazo (Susana), *La contribución de Jehan A. Vellard a los estudios de Antropología en el Chaco*, [Buenos Aires]: Universidad Austral, Instituto de Estudios Americanistas, [s. d.], p. 5.

115. Clifford (James), «On Ethnographic Surrealism», *Comparative Studies in Society and History*, vol. 23, n° 4, 1981, pp. 539-564; Giobellina Brumana (Fernando), *Soñando con los dogon. En los orígenes de la etnografía francesa*, Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2005, 394 p. (Estudios sobre la ciencia; 35).

116. Loyer (Emmanuelle), *Lévi-Strauss*, op. cit., pp. 210, 229.



**Le campement ñambikwara** Photographie de Jehan Vellard, Brésil, 7 août 1938 | Cliché Aces-Universidad Austral.

Passant de fortin en fortin dans le Chaco, de campement en campement dans la forêt paraguayenne, et d'un poste télégraphique à l'autre dans la savane accidentée de Rondonia, Vellard ne cherche jamais à cacher que les expéditions sont très éloignées du canon malinowskien — et, rappelons-le, ce n'est pas en vain qu'il se plaint à Rivet de l'ampleur exagérée du convoi prévu par Lévi-Strauss<sup>116</sup>. De même, il serait injuste d'attribuer entièrement la logique du travail de terrain à un protocole méthodologique, voire au colonialisme. La vocation pour une science dure, empirique, objective, multidisciplinaire, peut paraître aujourd'hui désuète. Dans la formation personnelle de Vellard comme dans l'organisation de ses voyages, on perçoit l'influence omniprésente de Rivet : le mentor, l'organisateur, le collègue, le correspondant, le financier, pour lequel les frontières disciplinaires entre ethnologie, linguistique, anthropologie physique, archéologie ou biologie sont artificielles, et pour lequel une formation classique comme celle de Vellard, qui s'intéresse autant aux prières à Ñamandu qu'au

116. Ce qui ne peut se relativiser en en appelant à la soi-disant prédilection «rétro» de Lévi-Strauss pour une méthodologie dans le style du XIX<sup>e</sup> siècle, déclarée en outre rétrospectivement (Loyer (Emmanuelle), *Lévi-Strauss, op. cit.*, pp. 229-230). Même si l'ethnologie africaniste française continue à organiser des convois très importants à l'image de la fameuse expédition Dakar-Djibouti, dans le contexte américain, Vellard comme Lévi-Strauss savent bien qu'une autre forme de travail ethnographique est possible : ils connaissent les travaux de Nimuendaju, de Nordenskiöld, de Métraux ou de Max Schmidt qui, à la même époque, voyagent seuls ou en groupes très réduits dans le Chaco ou dans la même Serra dos Parecis, tout en s'efforçant de rester le plus de temps possible dans chaque groupe.





**Jeune fille avec des calebasses** Photographie de Jehan Vellard, 7 août 1938 | Cliché Aces-Universidad Austral.

diamètre naso-alvéolaire des Guarani, est clairement une valeur<sup>117</sup>. Après tout, Rivet sait que Vellard est un « biologiste dans l'âme »<sup>118</sup>. Il n'est pas surpris qu'il lui envoie le crâne d'un jeune Guayaki par la poste alors que Vellard déplore que l'état du cadavre ne lui permette pas de le transporter en entier<sup>119</sup>. Lorsque Vellard note le caractère taciturne de Luis Guayaki, il se demande « que n'aurait pas donné un ethnographe à ce moment pour lire dans ses pensées ! »<sup>120</sup> Mais c'est un doute fugace. Le reste du temps, il pense comme un naturaliste : avant même de se décider à adopter Marie-Yvonne, il l'a déjà mesurée et pesée. C'est le concret qui l'attire : ce qui se mesure, ce qui se pèse, ce qui se classe, et ce qui peut être mis en caisse et déposé dans un laboratoire ou une réserve. Lorsqu'il réussit à prendre des empreintes digitales, des mesures corporelles ou des échantillons de sang, comme à Vilhena, il sent que la mission est accomplie. Sa passion pour l'anthropométrie l'accompagnera sa vie durant et Olivier Dollfus se souvient quand, en voyage avec Vellard au Pérou dans les années 1960, ce dernier arrêta brusquement la camionnette pour mesurer le crâne

<sup>117</sup> Laurière (Christine), *Paul Rivet, le savant et le politique*, *op. cit.* ; « Lo bello y lo útil, el esteta y el etnógrafo... », art. cit., p. 53 ; cf. Clifford (James), « On Ethnographic Surrealism », art. cit., p. 557 ; Rivron (Vassili), « Un point de vue indigène ? Archives de l'expédition Lévi-Strauss », *EHomme*, vol. 165, n° 1, 2003, p. 305.

<sup>118</sup> Rivet (Paul), « Préface », in Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>119</sup> Lettre de Jehan Vellard à Paul Rivet, 15 juin 1932 (BCM, 2 AP 1 C).

<sup>120</sup> Vellard (Jehan), *Une civilisation du miel...*, *op. cit.*, p. 135.





**Fabrication de paniers** Photographie de Jehan Vellard, 2 août 1938 | Cliché Aces-Universidad Austral.

d'un paysan qui passait par-là et lui dit : « Monsieur, vous êtes un Uro, un des derniers : vous êtes une rareté. »<sup>121</sup>

Au-delà de la priorité accordée à l'ethnographie de sauvetage, tellement en vogue à cette époque, la foi en une science qui se sait omnipotente nous permet peut-être de mieux comprendre les formes de la collecte ethnographique. Vellard mesure le succès d'une mission en fonction de la quantité d'objets recueillis tout comme Rivet et Georges Henri Rivière qui se félicitent du « butin » de l'expédition Dakar-Djibouti<sup>122</sup>. L'obsession d'amasser des collections détermine jusqu'à ses appréciations ethnologiques. Avec 300 objets — pipes, ceinturons tissés, couvertures de laine, Calebasses décorées, sacs en fibre de broméliacées, poteries, sifflets, flûtes, poupées, massues, arcs et flèches, les Maká ont droit à la meilleure note en 1931. Il n'y a qu'une seule ombre au tableau : « Je n'ai pu me procurer de squelette ni observer de sépultures. » La collection guayaki, elle aussi, peut être considérée comme complète : paniers, grattoirs, spatules, colliers, arcs, flèches, haches en pierre et le crâne d'un homme

121. Dollfus (Olivier), « Jean Albert Vellard », art. cit., p. 167.

122. Clifford (James), « On Ethnographic Surrealism », art. cit., p. 555 ; Laurière (Christine), « Lo bello y lo útil, el esteta y el etnógrafo... », art. cit., p. 61.



«élevé à l'estancia Balanza [et] mort depuis quatre mois. Il n'a pas été possible de préparer le squelette entier, mais je pense l'obtenir d'ici quelque temps.» Forte de 60 objets, la collection mbwiha comprend des pipes, des pièges, des boucles d'oreille et des tissus. En revanche, dans le cas toba, ceux-ci ont abandonné les arcs et les flèches pour des objets manufacturés : «Dans ces trois villages, il n'y avait pas une couverture tissée par eux. Ma collection toba se limite à trente objets, ce qui indique leur extrême pauvreté actuelle.» En fin de liste, il y a les Lengua, qu'il n'a rencontrés que brièvement à son retour de Nanawa à Concepción : «Je n'ai rapporté aucun objet de cette tribu.» Le rapport se termine avec les objets obtenus à Asunción : un arc et des flèches moro offerts par le sénateur Gasperi, et plusieurs objets lengua donnés par le capitaine González<sup>123</sup>.

Cependant, il n'est pas possible d'attribuer mécaniquement la rapine muséographique à l'époque : on sait par exemple que, dans ces mêmes années, Alfred Métraux obtient des poteries pour le Trocadéro en négociant tranquillement avec les Chiriguano du piémont andin, et même en achetant des objets aux Indiens qui travaillent dans les sucreries du Nord-Ouest argentin<sup>124</sup>. Les rapports de Vellard révèlent eux aussi toute une gamme de nuances. Dans les fortins du Chaco, comme chez les Nambikwara, les objets s'obtiennent moyennant échanges, transactions et quelques tromperies de-ci de-là : diplomatie modestes, minimalistes, malaisées, qui demandent du temps et de la patience, régies par le paternalisme mais parfois aussi, comme dans le cas du Nambikwara Julio, par la capacité négociatrice des Indiens eux-mêmes<sup>125</sup>.

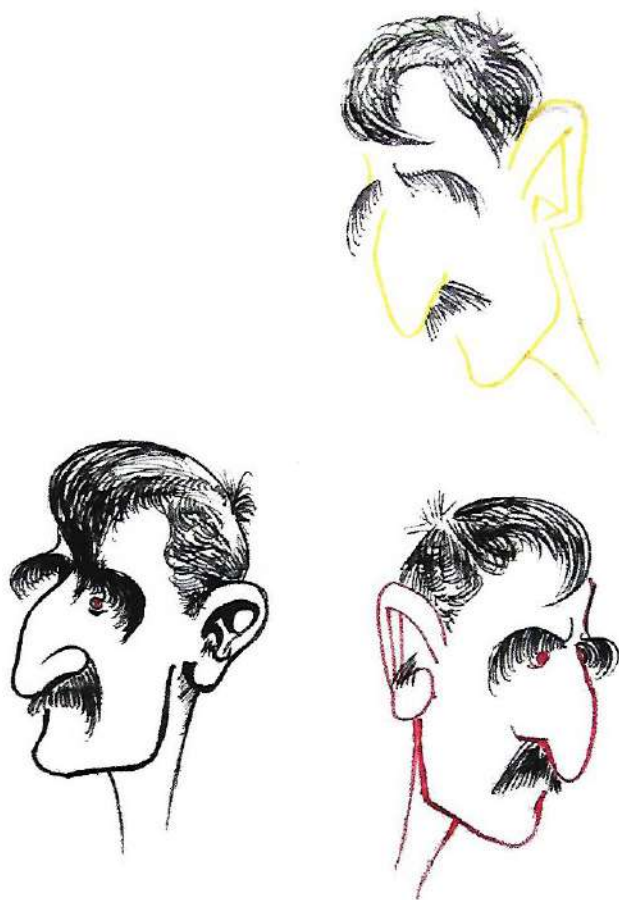
Le dossier guayaki est tout autre. L'information ethnographique provient de quelques Indiens capturés qui vivent dans les haciendas. En dehors de quelques brèves rencontres avec les «sauvages», qui ne durent parfois que quelques minutes, il n'existe pas de vrai «contact ethnographique». On a vu que Vellard a expliqué les circonstances de ces «rencontres» à Rivet, et qu'il conserve des doutes sur leur éventuelle efficacité. À l'occasion, il raconte avec une franchise brutale la façon dont il s'approche d'un campement, avec ou sans affrontement armé, la fuite des Guayaki terrorisés, son inventaire des objets éparpillés — comme s'il s'agissait de choses sans propriétaires, naturelles, abandonnées. La culture matérielle guayaki est, littéralement, collectée. La rationalité muséologique est ici poussée à l'extrême : obtenir l'objet pur, authentique, intact, tel qu'il est utilisé, qu'il soit littéralement arraché des mains mêmes de son propriétaire ne pose pas de problème particulier<sup>126</sup>. Il y a là une prise de décision

123. Vellard (Jehan), «Une mission scientifique au Paraguay», art. cit., pp. 326-328, 330.

124. Villar (Diego), «Culture matérielle et changement : Alfred Métraux chez les Chiriguanos», *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 102, n°2, 2016, p. 99-119.

125. Après tout, en négociant avec les gens, on se comprend : «Il fut relativement facile de l'obtenir. Alléchés par les cadeaux promis, flattés en même temps de l'intérêt que nous portions à tout ce qui les concerne (ce sentiment bien humain est un puissant levier même chez ces peuples) ils se décidèrent enfin.» (Vellard (Jehan), «Rapport sur la mission du Dr. Vellard au Mato Grosso», art. cit., p. 44).

126. Richard (Nicolás), «Cinco muertes para una breve crítica de la razón artesanal», *Anales de desclasificación comparada*, vol. 1, n°2, 2006, pp. 810-831.



**Jehan Vellard**

Auto-caricature  
(UA, archives Vellard)  
I Cliché Diego Villar.

expéditive, sans scrupules qui, avec le recul, a quelque chose d'accablant. La pulsion ethnographique prend la forme inquiétante d'une prédation vertigineuse, d'un pillage, et il faudrait se demander dans quelle mesure la mise en avant rhétorique du nomadisme à outrance des Guayaki ne légitimerait pas la spoliation de leur culture matérielle.

Ces constatation, tout en clair-obscur, nous laissent peut-être entrevoir quelques-unes des raisons pour lesquelles Jehan Vellard reste un ancêtre impossible pour l'américanisme. Une sorte d'antihéros anachronique, embarrassant, politiquement incorrect, dans la généalogie duquel personne ne se reconnaît. Possédant tous les tics du scientisme du XIX<sup>e</sup> siècle, Vellard transmet des certitudes en les revêtant d'ambiguïtés : apprécié par les uns (Rivet), honni par les autres (Nimuendaju) ; un scientifique ayant la caution des institutions en même temps qu'un homme d'action ; un catholique conservateur qui apporte sa contribution à des programmes socialistes ; un biologiste



multidisciplinaire qui se consacre à la cinématographie ; un être insensible qui, dans l'une des situations les plus dures qu'on puisse imaginer, adopte une enfant. Les deux façons opposées d'apprécier l'épisode de «la fillette indienne avec une leçon pour l'humanité» pour les uns, d'inhumanité pour les autres, traduit l'impossibilité de l'américanisme à endosser la responsabilité d'un legs trop encombrant.

L'histoire se termine sur une note amère. Dans les années 1970, dans une série de lettres adressées à «Ma petite fille» ou à «Niquette», Vellard se plaint de sa solitude et s'inquiète que Marie-Yvonne ne lui réponde que de façon épisodique, en lui fournissant de vagues informations sur sa vie à Iquitos, ses relations avec les missionnaires franciscains et même un projet de travail avec les Yagua de l'Amazonie péruvienne — Vellard évoque la possibilité qu'elle réunisse des «données positives» sur ce groupe, voire qu'elle publie un article<sup>127</sup>. Mais au fil des ans, la brèche entre les deux êtres s'agrandit inexorablement ; le silence se fait entre le père adoptif et sa fille guayaqui, qui refuse de quitter le Pérou et s'éloigne peu à peu de ce père qui n'ouvre même plus ses lettres et, dans un ultime paradoxe, la déshérite<sup>128</sup>.

127 Lettres de Jehan Vellard à Marie-Yvonne Vellard, 15 juillet 1975, 25 septembre 1975, 20 juillet 1976, 15 avril 1978 (archives privées, José Antonio Vellard).

128 Testament de Jehan Vellard, daté du 22 septembre 1992 (UA, archives Vellard).